

CAHIERS 98  
METANOIA

98

revue  
trimestrielle

CAHIERS  
METANOÏA

Rédaction  
Administration  
26740 Marsanne  
CCP Ass. Métanoïa  
LYON 6564-15 T

Ass. Metanoïa  
Loi de 1901  
Tirage : 06.99  
Impr. du Crestois  
26400 Crest

# CAHIERS METANOÏA

## SOMMAIRE

<b>EDITORIAL</b>	
<i>DU REVE A LA REALITE</i>	3
<b>COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS</b>	
<i>LOGION 111</i>	6
<b>RECHERCHES</b>	
<i>H.W.L. POONJA</i>	12
<i>L'ANGE ET SON POETE (X<sup>ème</sup> ELEGIE)</i>	17
<i>AU PAYS DES SOURIRES (suite)</i>	23
<i>QU'IL RENONCE AU MONDE</i>	28
<i>A PROPOS DU COPTE</i>	33
<b>LA GNOSE AU QUOTIDIEN</b>	36
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	43
<b>POESIES</b>	45

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1998 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# EDITORIAL

## DU REVE A LA REALITE

Le Vivant, au sens où l'entend Jésus (log. 111), est libéré de l'emprise du mental, et de ce fait possède la vue juste. Il n'a plus à chercher à se prémunir contre ce qu'on pourrait appeler l'imaginaire, les fantasmes etc... Il voit le mirage, mais, l'ayant repéré, il a spontanément l'attitude que comporte la situation quelle qu'elle soit. On peut donc dire que chez lui le discernement se fait automatiquement et qu'il n'a plus à en parler si ce n'est pour répondre, comme le fait Jésus, à ceux qui cherchent à voir clair, mais souffrent de continuer à mêler le rêve et la réalité.

Le chercheur exigeant et lucide arrive sans trop de mal à comprendre intellectuellement l'Unité essentielle de tous les êtres, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il l'accepte au fond de lui-même. La difficulté qu'il rencontre souvent a trait à ce qui en lui, plus ou moins consciemment, s'insurge contre le mal, la maladie, la mort. Il n'arrive pas à concilier ce qui par nature lui paraît séparé : comment le Tout peut-il englober à la fois le bien et le mal, comment peut-il réunir ce qui semble incompatible ? L'individu ne peut surmonter cette apparente contradiction pour la raison bien simple qu'il en constitue lui-même l'obstacle. Ce n'est que lorsqu'il a découvert son identité véritable que la dualité est transcendée. La connaissance qui découle de la prise de conscience de son Etre réel le délivre de l'enchaînement des existences individuelles et le libère du cycle des naissances et des morts. Tant qu'il ne se reconnaît pas dans sa réalité vivante (log 67), il court le danger de mêler les fantasmes du pouvoir avec l'autorité qui découle naturellement du "Je Suis". La peur souvent inconsciente de s'assumer dans son identité véritable maintient le chercheur dans une sorte d'ambiguïté entre ce qui relève du monde et ce qui transcende le monde, entre les soucis d'affirmation personnelle et l'interprétation sereine des événements, entre ce qui est soumis aux lois de la programmation générale et ce qui échappe au temps et à l'espace. Tout cela peut s'exprimer par la question : "Pourquoi la manifestation ?".

Le logion où Jésus campe le Vivant face à ce qui passe est d'une prodigieuse fécondité pour nous apprendre le discernement, autrement dit pour repérer les mirages que le mental prend pour la réalité.

*Jésus a dit :*

*Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre  
devant vous,*

*et le Vivant issu du Vivant*

*ne verra ni mort ni peur,*

*parce que Jésus dit :*

*Celui qui se trouve lui-même,*

*le monde n'est pas digne de lui. (log 111)*

Le Vivant ne peut mourir ; il n'est pas touché par l'impermanence du monde où tout ce qui est composé se décompose, où la construction et la destruction obéissent à des lois rigoureuses programmées depuis l'origine des temps, où la peur de souffrir et de mourir engendre l'idéologie qui mobilise et renforce l'ego en l'orientant vers des objectifs dont la poursuite même présuppose un état présent d'échec. Transformer l'échec en réussite, tel est le souci du mental, telle est sa raison de vivre, tel est le moyen qui lui permet de se renforcer. A cette fin, il mobilise le corps : c'est l'aveugle conduisant un aveugle. Son suprême stratagème consiste à faire croire qu'on s'occupe beaucoup trop de lui, qu'il n'est pas si néfaste qu'on veut bien le dire... Au besoin, il saura se faire humble, quitte à taxer de présomption et d'orgueil celui qui ose être ce qu'il est. Il excelle à parler de la vertu, de la modestie, de la pudeur, de la bienséance. U. G. caractérise à merveille ce comportement : *Nous avons surimposé sur le fonctionnement sensoriel naturel une verbalisation sans fin.* (Le Mental est un Mythe, p. 72).

Dès lors l'invitation de Jésus, adressée à l'homme qui ne veut pas mourir, de revenir à l'état d'avant les conditionnements ne peut-elle pas sembler une gageure ? Non, si celui qui la reçoit possède au fond de lui-même la nostalgie indéterminable d'une "vie autre". S'il possède en lui ce "lieu de référence" inaliénable, que Jésus appelle Royaume, tout va concourir à ce que les événements du monde le mettent de plus en plus en lumière ; le monde lui-même sera alors perçu à travers la lumière du Vivant. Vu ainsi par le Vivant, le monde est manifestation du Vivant lui-même. C'est ce qu'exprime la parole soufflée en ramenant l'idée de création à celle de Connaissance. *J'étais un trésor caché; j'ai voulu me connaître et j'ai créé le monde.* Dans l'esprit de cette vision, toute la création a pour objet la révélation du Vivant à lui-même.

Cependant comme le Vivant ne saurait sortir de lui-même puisque rien n'est en dehors de lui - autre que lui n'est pas -, il ne peut répudier ce qui lui paraît une limitation ou un accident. D'une certaine manière, il est à la fois le juste et le criminel. Il est les deux puisqu'il englobe le tout ; néanmoins comme la partie ne saurait être le tout, le criminel n'est pas le Vivant. Dans la terminologie du « Je Suis », cela a déjà été exprimé par la sentence : « Je suis la rose, mais la rose n'est pas moi ». Le discernement du gnostique, pour mériter son nom, doit intégrer cette notion. Néanmoins elle est rigoureusement impossible aussi longtemps que dure l'identification à la personne.

Le "trésor caché" veut se reconnaître, autrement dit, il cherche à se percevoir non pas dans la personne qui l'occulte mais dans tel corps dégagé de l'emprise du mental où il se révèle dans la perfection de sa plénitude.

La personne est inapte à la perception du Réel pour la raison bien simple qu'elle fait échec à cette perception. Vivant dans l'illusion de croire qu'elle est une personne, elle se croit une entité séparée. La preuve, dira-t-elle, - je me vois dans le miroir, je me reconnais -. Elle peut donner un âge à cette image, un nom. L'image change avec l'âge.

Mais la succession des images donne, comme dans le film, l'illusion de la continuité. Néanmoins, avec le temps, les images sont de moins en moins satisfaisantes. Malgré tous les soins qu'apporte la personne à garder et à donner une belle image d'elle-même, celle-ci se détériore et un beau jour elle se décompose. Sans attendre cette issue, je peux transcender ma condition mortelle ici - maintenant en laissant aller à la dérive passé et devenir ; alors je découvre mon visage originel grâce à ce corps que l'imaginaire consent à lâcher, ce corps devenu disponible pour refléter le « trésor caché ». En apparence, rien n'a changé. La gestion du quotidien est assurée. En réalité, tout a changé. Je ne suis pas ce corps. JE SUIS, singulier, unique. Je me reconnais et me vis grâce à ce corps qui, dégagé du mental, est mon miroir : *quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière*. Ce corps devenu mon disciple accomplit désormais sa tâche qui est de permettre au « trésor caché » de se révéler. Les déconvenues de l'histoire sont abolies : le monde n'est pas digne de celui qui *a trouvé le corps*. Rencontrant ce corps, je me suis reconnu vivant, le Vivant, libre, affranchi de la peur et de la mort ; le rêve a cédé le pas à la Réalité.

Emile GILLABERT



# COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

111

Jésus a dit :  
Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre  
devant vous,  
et le Vivant issu du Vivant  
ne verra ni mort ni peur,  
parce que Jésus dit :  
Celui qui se trouve lui-même,  
le monde n'est pas digne de lui.

## LOGION 111

La fin du monde est proche ! L'Apocalypse est pour demain ! Préparez-vous, les signes annonciateurs sont là ! Craignez la colère de Dieu au jour du Jugement dernier ! N'avons nous pas tous été abordés un jour ou l'autre par ces prophètes de malheur paniqués à l'approche du nouveau millénaire. Qu'avons-nous à leur opposer ? Leurs convictions sont fermes comme un roc. Rien ne saurait les ébranler. Ne reposent-elles pas sur la Bible, la parole de Dieu : *...le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa clarté, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel; et alors toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine, et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées...* (Mt 24. 29-31 ; Mc 13. 24-27 ; Lc 21. 25-28).

La peur des lendemains ne date pas d'hier. Les apocalypses foisonnaient à l'époque de Jésus. Les juifs espéraient que le Messie viendrait chasser les romains et restaurer le royaume d'Israël. Les premiers chrétiens vivront eux-aussi dans l'attente des fins dernières : *En vérité je vous dis que cette génération ne passera pas avant que tout cela soit arrivé.* Cela n'étant pas arrivé, cette prophétie sera reportée à plus tard, à l'an mille ou à la prochaine guerre. Le millénarisme est le fruit du messianisme. Il suffit de peu de chose pour alimenter une psychose. Ce délire dure depuis deux mille ans et aujourd'hui encore, sous nos yeux, en Algérie, une société secrète islamique, dite « Secte des assassins », tente par tous les moyens de provoquer une grande tuerie afin de préparer la venue d'un nouveau messie qui régnera mille ans. Les grandes traditions spirituelles de l'antiquité ont certes eu conscience que notre monde finirait un jour. Cependant elles ne voyaient en cet événement que la fin d'un cycle préparant la venue d'un nouveau cycle. Le cosmos est un éternel recommencement, une suite incessante de transformations. Le monde est sacré et le temps immuable. La grande innovation du judaïsme, reprise par le christianisme, a été de substituer une conception linéaire de l'histoire à la conception cyclique traditionnelle. Puisque l'histoire a un début unique, elle doit forcément avoir une fin unique, et c'est la peur de celle-ci qui alimente toutes les angoisses du monde judéo-chrétien. Il appartient à l'Eglise de convertir l'humanité à la vérité révélée pour préparer le retour du Christ glorieux sur terre. Le monde matériel serait ainsi perfectible par la conversion collective à un dogme. Le paradis pourrait être instauré ici-bas. Cette utopie contient en germe toutes les aberrations de l'esprit moderne : *Le christianisme a voulu chercher une harmonie dans l'histoire. C'est le germe de Hegel, et par la suite de Marx. La notion de l'histoire comme continuité dirigée est chrétienne... Il me semble qu'il y a peu d'idées plus complètement fausses. Chercher l'harmonie dans le devenir, dans ce qui est le contraire de l'éternel...* (Simone Weil, Cahiers, III, Plon, p. 306).

On ne comprend jamais que ce que l'on attend, quitte à tout ramener à cette attente. Le mental humain s'est façonné une série de grilles de références qui lui permettent de s'auto-alimenter et de se justifier en permanence. Tout discours, toute parole qu'il reçoit doit forcément entrer dans une catégorie ou dans l'autre, dans le cadre rigide de la religion ou de l'idéologie dominantes. Aussi déroutantes, aussi déconcertantes que fussent les paroles de Jésus, il fallait à tout prix trouver une trame dans laquelle elles pouvaient devenir des concepts, des dogmes, des idées fixes. Tel fut le génie de Saint-Paul et s'il n'avait pas existé, il aurait sans doute fallu l'inventer. Il suffit de comparer les logia authentiques de Jésus avec l'amplification eschatologique des canoniques pour comprendre à quel point la récupération a été aussi rapide que la falsification peut-être inconsciente.



Les rédacteurs des canoniques n'ont ainsi pas hésité à substituer à la parole de Jésus celle de Yahvé. L'enseignement initial s'est retrouvé truffé de citations de l'Ancien Testament à tel point qu'il est devenu presque impossible de trier le bon grain de l'ivraie, la perle de la boue. On a voulu à tout prix que Jésus vienne accomplir des prophéties dont il n'avait cure, réaliser une mission qu'il n'a cessé de récuser. On commence seulement à reconnaître aujourd'hui que Jésus n'a aucunement prononcé les discours apocalyptiques qui lui sont attribués. Commentant les passages des canoniques cités plus haut, l'École Biblique de Jérusalem n'hésite pas à écrire : ... *que nous serions devant une « petite apocalypse » d'origine juive..., et qui aurait été complétée par des additions chrétiennes.. Dans ce dernier cas, le discours ne remonterait pas à Jésus lui-même, mais émanerait de milieux apocalyptiques judéo-chrétiens* (P. Benoît, M.-E. Boismard, Synopse des quatre Evangiles, Cerf, II, p. 363).

*Les dieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous...* Nous savons bien, et la science nous le confirme, que la terre et le cosmos tout entier, disparaîtront un jour, car rien n'est éternel et certainement pas la matière. Mais cela n'est pas pour demain et en quoi de tels phénomènes pourraient-ils émouvoir le gnostique? Le monde est de la nature du rêve, de l'illusion cosmique, de la Maya. Tout passe, tout est inconsistant ici-bas. Rien de stable ne peut y être fondé. Le monde est semblable à un théâtre d'ombres où viennent et disparaissent mille formes éphémères. Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre, nous dit Jésus, et il n'a donc aucune raison de s'attacher à ce qui pour lui est déjà mort. Vous êtes spectateurs, ne vous accrochez pas aux images : *Soyez passants* (log. 42).

La victoire sur soi-même compte plus que toutes les victoires temporelles. Mieux vaut se vaincre soi-même que dominer l'humanité entière. *Mon Royaume n'est pas de ce monde*, nous dit Jésus. Celui qui s'est trouvé lui-même a trouvé la Vie, le seul Trésor qui ne périt pas. Il est déjà ressuscité. La mort ne peut avoir de prise sur lui. De quoi pourrait-il avoir peur ? ... *les vivants ne mourront pas* (log. 11). L'éveillé est non-né. Il ne s'identifie pas avec ce qui est né. Il ne se prend ni pour son corps, ni pour son mental : il s'en sert, voilà tout. Il sait que le monde est impermanent, du début jusqu'à la fin. Rien ne peut l'ébranler pas même l'apocalypse. Pas même Dieu. Tout pour lui n'est-il pas vision de l'esprit, hallucination pure et simple ? Les interrogations des psychiques ne sont pas les siennes :

*La mort et la vie, grands problèmes de l'homme, lui sont indifférents ; l'effondrement de l'univers ne le perdrait point ; scrutant le non-dérivé, il n'est point entraîné par les choses; considérant comme fatale la transformation des choses, il s'attache à leur principe.* (Tchouang-tseu, L'oeuvre complète, V, La Pléiade, Gallimard)

*Dussent tous les Bouddha des dix régions cardinales se manifester devant moi, que je n'aurais pas une pensée de joie ; dussent les trois voies avec l'enfer apparaître soudain devant moi, pas une pensée de crainte !* (Lin-Tsi, Entretiens, Fayard, p. 109)

Au fait, si dans tout ce fatras légué par les canoniques, il y a un logion authentique de Jésus, ce serait celui-là : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.* Grâce à la découverte de l'Evangile selon Thomas, nous pouvons savourer aujourd'hui la parole perdue... et attendre tranquillement l'an 2000 !



Jésus semble évoquer, pour les situer, les prophéties d'Hénoch et de Daniel qui hantaient les esprits à l'époque. Les nombreux manuscrits de ces livres retrouvés à Qumrân sont révélateurs de l'importance qu'y attachaient les esséniens. Les pharisiens, comme en témoigne le contexte des évangiles canoniques, vivaient dans la psychose du temps de la Fin annoncée par les prophètes. C'était ni plus ni moins l'avènement du Royaume dans un branle-bas cosmique où *les quatre vents du ciel soulevaient la grande mer* (Dn 7.2).

Jésus nous dit, avec une pointe d'humour, quelle est l'attitude du gnostique, qu'il appelle ici *le Vivant issu du Vivant*, devant les bouleversements cosmiques : *il ne verra ni mort ni peur* et il ajoute à l'endroit de celui qui se trouve lui-même la phrase déjà connue (log. 56, 80) : *le monde n'est pas digne de lui*. Comment le monde, fabrication du mental que Jésus qualifie de cadavre, pourrait-il être digne du Vivant, issu du Vivant ?

L'attitude du gnostique vue par Jésus rappelle d'une façon frappante celle des grands maîtres Tch'an en présence de catastrophes à l'échelle planétaire. Hui-neng dit à ses moines : *Quant, à la fin d'un Kalpa, le cataclysme du feu desséchera les océans ou quand soufflera le vent des catastrophes qui fera s'écrouler les montagnes l'une sur l'autre, la réelle et l'éternelle félicité du Parfait Repos... demeurera dans le même état*. (Discours et Sermons de Hui-neng, p. 129, Albin Michel). Et Lin-tsi : *Dussent le ciel et la terre se renverser..., dut l'enfer s'ouvrir devant moi, je n'aurai pas une pensée de crainte* (Tch'an, p. 76, col. Hermès). Curieusement, on trouve dans les synoptiques, au milieu d'allusions directes aux fins dernières cette parole de Jésus : *Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront pas*. (Mt 24. 35 ; Mc 13. 31 ; Lc 21. 33). Nous voici ramenés au logion qui débute à peu près de la même façon : *Ce ciel passera, et celui qui est au-dessus passera, et ceux qui sont morts ni vivent pas, et les Vivants ne mourront pas* (log. 11). Le Vivant, antérieur à la naissance et à la mort, ne connaît ni mort ni peur.

Emile <sup>5</sup>



En regardant le monde à partir de la vision juste, je le vois comme étant une création instantanée de mon mental, de la pure énergie en mouvement affublée d'interprétation personnelle et consensuelle. Cette pratique efficace et heureuse me libère des pouvoirs ensorceleurs du monde qui tiennent tous ceux qui se pensent intégrés à lui. La peur de la mort semble ne m'avoir jamais atteint tant elle n'est plus d'actualité.

Je m'aperçois qu'en fait, la mort qui a pu m'effrayer était celle que Jésus caractérise dans le logion 56 en l'appelant cadavre. C'est la mort de ceux qui ne vivent pas. Etant le Vivant, je ne peux pas mourir. Je ne suis pas ce corps, je ne suis pas une personne qui s'est dissoute jusqu'à l'anéantissement par le feu de l'évidence du vrai. Je ne peux être retenu prisonnier de la manifestation puisqu'elle jaillit de mon centre. Je ne suis pas concerné par l'au-delà, la transmigration, le temps, l'espace. S'il m'arrive d'être sujet à des angoisses, celles-ci ne m'effraient pas : je les considère exactement comme une poussée de fièvre bénigne.

En fait, mon pouvoir est absolu, sans commune mesure : d'un inspir, je ramène le tout à sa source, et je le redéploie d'un expir.

Christian



*Les enroulements du ciel et de la terre...  
J'en suis à la fois le témoin et l'acteur.*

La terre, elle est *la chair qui est par l'Esprit...* Elle est mon environnement et ma nature, j'en suis la manifestation sans que jamais elle puisse être ce que je suis. La terre c'est le monde où je me trouve, mais dont je ne suis pas. La terre elle est... et ne peut être autrement, tout y est bien éternellement et rien n'y arrive jamais finalement.

Le ciel est à la fois origine et réplique de la terre, dans un passé et un futur sans limites. Le ciel est infini et plus on y regarde loin plus on y voit tôt, si ces notions ont un sens !  
Le ciel, malgré son air serein et son silence, est le théâtre permanent d'événements formidables. Tout y est déjà arrivé et tout y arrive toujours ... comme si de rien n'était (Ce qui effraie le mental du surdoué Blaise Pascal) !

L'infiniment grand du ciel se confond avec l'infiniment petit de la terre où dans chaque goutte d'eau de pluie l'on peut trouver l'univers entier. Mais comme nous le dit Nisargadatta : ... *Il n'y a pas de créateur à l'intellect puissant derrière tout cela, il n'y a pas de plan, tout se fait spontanément, alors n'essayez pas d'imposer le vôtre, laissez tout ça tranquille !*

C'est justement ce que l'homme ne fait pas quand, à l'aide de son imaginaire, il fantasme à propos des images du ciel et de la terre en vue soit de leur trouver une explication, soit de les exploiter. C'est alors que « les enroulements » provoquent crainte et mort, et que les hommes entre eux jouent à se faire peur.

Ainsi, la naissance ordinaire d'une étoile devient en Extrême Orient le signe d'une nouvelle dynastie, et en Moyen Orient l'annonce d'un Messie. En Occident, lors du passage d'une comète bien connue, certains reconnaissent la chevelure blanche de leur gourou Krishnamurti au moment de sa mort !...

De nos jours, le prochain changement de millénaire, moment on ne peut plus conventionnel, est l'occasion de tous les chantages au fol espoir ou à la folle panique... (alors que le seul problème tangible qui se pose aux contemporains est la mise à jour de leurs horloges électroniques...).

Hier comme aujourd'hui, tout ce beau monde ne peut « être digne » du Monakhos qui « se trouve lui-même », c'est-à-dire qui trouve la seule chose qu'il puisse trouver en ce monde, puisqu'il est lui-même ce qu'il cherche !

*Pourquoi cherchez-vous ce que vous êtes  
Vous êtes ce que vous cherchez ! dit Poonja.*

Au logion 83, on trouve déjà cette vision propre au Monakhos lorsque celui-ci constate que :

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée...*

Là comme dans notre logion, les événements du monde empêchent le monde de voir ce qui est, c'est-à-dire de voir au-delà des images.

Seul le Monakhos qui est UN avec le Père voit que :

*...Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière...*

Autrement dit, et comme le répète inlassablement Emile, « enroulements » ou pas, tout est et demeure lumière !



André

Le disciple privilégié boit les paroles de Jésus, s'imprègne de sa Présence et connaît la faveur suprême. Pour lui la promesse de l'Evangile selon Thomas se réalise : Etre, être Lumière, voir le Père et entendre son Verbe, être Vivant, Libre, Debout, Un...

*L'appellera-t-on fils de prostituée ? (105) Non, celui-là a dévoilé l'énigme de son origine : il connaît le Père et la Mère (105), sa Mère véritable lui a donné la Vie (101), il est venu de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même (50). Parmi les élus du Père, il est Vivant, issu du Vivant (log. 111).*

*Connais Celui qui est devant ton visage  
et ce qui t'est caché te sera dévoilé...(5).*

Le sens commun nous incite à "avoir les yeux en face des trous", pour que nous ne soyons pas surpris par les dangers venus de l'extérieur. Du reste, dans son attitude la plus naturelle et décontractée, le corps regarde devant soi. Et sur le plan moral, on reconnaît à celui qui "regarde la vérité en face" des qualités de loyauté, de franchise, de courage.

Le Maître spirituel est naturel et sans détours. Il faut une tranquillité et une assurance entières pour regarder comme Lui pour voir à partir de Rien, pour voir et rester le Témoin de la vision, quelles que soient les sollicitations extérieures. Le regard d'un Jésus est simple et franc ; il porte loin peut-être, mais surtout il remonte plus haut, à la Source, à la Présence originelle et immuable.

L'Absolu voit le relatif et demeure Absolu. En quelque sorte, il se trouve confirmé dans son Unicité. Regardant ce qui est devant son visage, il n'en finit pas de reconnaître ce qui est avant tout visage.

Jésus, Maître Eckhart, Emile Gillibert, Poonja, Kabir..., regardent tous du haut de cette ville (...) construite sur un mont élevé, et qui est forte ne peut pas tomber (32). Elle ne peut pas tomber ! La Réalité est hors d'atteinte ; il n'y a qu'Elle !

Jésus réserve aux psychiques quelques paroles cinglantes : *Vous avez délaissé Celui qui est vivant devant vous et vous avez parlé des morts (52). Vous sondez le visage du ciel et de la terre et Celui qui est devant vous vous ne le connaissez pas (91).*

Mais le monde phénoménal, avec ses catastrophes prévisibles ou imaginaires, ne trouble pas le gnostique. Celui qui s'est trouvé lui-même ne voit dans le monde qu'une apparence de réalité. Devant lui les cieus et la terre peuvent se déchaîner, s'enrouler et se tordre : *Le Vivant... ne verra ni mort, ni peur.*

Jean C.



# RECHERCHES

H.L.W. POONJA

(suite Cahier 97)

*Maître, certaines personnes disent que le comportement d'un gourou montre son degré de réalisation, qu'il existerait une correspondance univoque entre le comportement d'une âme réalisée et son état de réalisé. Pensez-vous qu'un gourou soit responsable de ses actes ? Existe-t-il une façon valable de déterminer la qualité d'un instructeur ?*

En premier lieu, le *Gourou* n'est commandé par personne. C'est un homme libre. Personne ne peut le commander. Pas même Dieu ne peut le commander. Dieu écoute ses commandements.

*Oui, Monsieur !*

Vous avez emprunté cette idée à une religion. Elles disent toutes : « Vous devez vous comporter conformément à nos commandements, autrement vous irez en enfer. » Et chaque religion a un assortiment de commandements différents. Un péché dans une religion peut être un acte méritoire dans une autre. Alors qui croire ?

Mais vous parlez des actes d'un être réalisé. Un être réalisé a transcendé tous les codes de conduites, toutes les règles de comportement. Pour lui, rien n'a jamais existé.

Le comportement fait partie de l'ignorance. Quelle que soit l'action d'un homme éveillé, qu'il mange ou regarde, c'est absolument le comportement le plus excellent, la manière la plus juste de se comporter. Il percevra chaque personne, chaque animal et chaque rocher avec une beauté que personne d'autre ne pourra égaler.

*Les actes d'un instructeur sont-ils à considérer par rapport à ses disciples ? Sont-ils un enseignement ou non ? Autrement dit, quand un gourou agit d'une manière particulière vis à vis d'un disciple, celui-ci devrait-il considérer tous ces actes comme des enseignements spécifiques pour lui ?*

Nous ne sommes pas au marché avec un vendeur et des clients. Un *Gourou* n'a pas de disciple. Il est seul. Qui d'autre que lui-même est là ? Pour lui, rien n'a jamais existé. Il n'y a pas d'étudiant et pas d'instructeur. Ceci est l'unique sagesse. Tout le reste un prêche. Vos questions appartiennent aux prêcheurs, pas aux maîtres. Le véritable maître n'a pas d'enseignement et pas de règles de conduite. Il a tout transcendé.

*Vous paraissez parfois en colère. L'êtes-vous ?*

C'est la colère qui se met en colère. Monsieur Colère joue très bien son rôle. Il agit très bien sur certaines personnes. Il est mon *Cat Commando*. (*Les black Cat Commandos* sont un corps d'élite dans l'armée indienne. Ils servent souvent de gardes du corps du Premier Ministre.) Il est présent et prend soin de moi, tout comme Monsieur Faim qui m'envoie à table pour manger en temps utile. Monsieur Faim est un bon ami. Mademoiselle Sommeil est également une très bonne amie. Elle aime dormir avec moi. Et je dors avec elle.

*Très bien. Maintenant, permettez-moi de vous demander ceci : Quelles sont les trois qualités les plus importantes pour un disciple véritable ? Qu'est-ce qui est important pour un chercheur qui veut sincèrement être libre ?*

Le plus important pour un chercheur est de ne chercher que la liberté. Seulement la liberté. Quand une jeune fille désire un jeune homme, elle n'a rien d'autre en tête. Ses parents l'ont bien éduquée, mais quand vers vingt ans elle tombe amoureuse d'un garçon, elle rejette tout ce qu'elle a connu auparavant - son voisinage, ses amis, ses professeurs, tout.

*Donc ce que Shankara appelle mumukshutva (le désir d'illumination), le désir intense, brûlant, pour la liberté est nécessaire ?*

Oui, intense, brûlant. Non pas comme l'amour d'une femme pour son mari. C'est plus comme l'amour d'une femme qui n'est pas chaste pour son amant.

*Vous voulez dire comme les gopis pour Krishna ?*

Certes, cette femme trompe son mari, mais elle continue à prendre très bien soin de lui. Elle lui fait des massages spéciaux, elle en connaît toutes les caractéristiques. Elle prend grand soin de ses enfants et les envoie à l'école mais au moment venu, quand tout le monde dort dans la maison, elle saute par-dessus le mur pour aller retrouver son amant.

Ainsi, ne montrez à personne que vous êtes un chercheur de vérité. Ne le montrez pas. N'en laissez rien paraître. Cachez-le à tout le monde, à votre famille, à votre entourage. Ne le dites à personne. La femme qui trompe son mari ne dit même pas à ses amies qu'elle est amoureuse d'un voisin.

*Si vous deviez indiquer une autre qualité, mis à part un désir brûlant de liberté, laquelle serait-elle ?*

La première est ce désir de liberté fort, brûlant. Imaginez que vos vêtements prennent feu et que vous êtes proche d'une rivière, vous vous y précipitez. Si vous rencontrez quelqu'un en chemin qui vous invite à prendre une tasse de thé, vous l'ignorez. Rien ne vous distraira parce que votre désir d'éteindre le feu est prioritaire sur tout.

Celui qui est conscient que la rivière lui a sauvé la vie ne devrait pas l'oublier. Il devrait lui en être très reconnaissant. Désormais il ne devrait pas quitter cette rivière qui lui a sauvé la vie.

*A propos du Gourou, quel serait d'après vous la qualité la plus importante pour un maître, pour un Gourou véritable. Comment pouvons-nous reconnaître un véritable maître ? Comment une personne peut-elle savoir qu'un instructeur est l'instructeur juste, un bon instructeur ?*

Supposez que vous marchez dans une forêt. Une biche vient se frotter à vos jambes. Vous la caressez, alors d'autres biches viennent également. Puis un lapin apparaît et vous lèche les pieds. Ces animaux sont très amicaux et vous le leur rendez bien. Puis soudain un tigre apparaît devant vous. Allez-vous le caresser comme vous caressez les autres animaux ? Pourquoi pas ? Qu'allez-vous penser à cet instant ?

*Je m'enfuirai.*

Vous enfuir ? Vous laissera-t-il vous enfuir ?

*Si je suis assez rapide.*

Il vous poursuivra. Lequel est le plus rapide, vous ou le tigre ? Lorsque vous rencontrez un tigre, il s'occupe fort bien de vous.

Ceci est le signe d'un maître. Quand le tigre apparaît soudain devant vous, allez-vous penser que votre femme vous attend à dîner ? Penserez-vous à cela ?

*Non.*

Non ? Pourquoi pas ? Parce que c'est la conséquence de la rencontre soudaine avec un tigre. Devant lui vous ne pensez pas. Il prendra très bien soin de vous.

Celui qui arrête votre pensée est le véritable maître. Ça c'est l'indication numéro un.

*Ah, je vois.*

C'est le symptôme que vous devriez rechercher. Celui qui arrête votre pensée est le véritable instructeur. Vous allez le voir, vous devenez muet et vous vous abandonnez simplement à lui.

*Maître, vous dites parfois que l'oiseau de la liberté a deux ailes, jnana (connaissance) et bhakti (dévotion). Nous avons parlé de la connaissance. Quelle place a la bhakti dans votre enseignement ?*

Cela ne concerne pas l'Occident. Aussi je n'en parle pas.

*Je vois. Mais si quelqu'un a une prédisposition pour la bhakti, l'encouragez-vous ou le découragez-vous ?*

Je l'encourage beaucoup.

*Très bien. Alors, pour la personne qui est sur le sentier de l'amour, qui suit bhaktimarga (le sentier de la bhakti), n'est-il pas mieux de commencer avec saguna bhakti, la dévotion envers une forme, plutôt qu'avec nirguna bhakti (la dévotion envers la non-forme) ? C'est ce que dit la Gita. La Gita dit qu'il est plus facile pour quelqu'un d'aimer la forme que la non-forme. N'en est-il pas ainsi ?*

Oui, oui, il y a des échelons.

*Pourriez-vous dire quelque chose à propos de nirguna bhakti ? A propos de l'amour du sans forme. C'est quelque chose qui est très difficile à comprendre pour beaucoup de gens.*

Laissez-moi commencer avec *saguna bhakti*. Au début le mental a besoin d'une image ou d'une statue pour se concentrer. Plus tard, la concentration se transforme en dévotion. Le dévot projette sa dévotion sur la statue. Peu importe l'image, c'est l'intensité de la dévotion qui est le facteur important. Si la dévotion est suffisamment forte, le divin commencera à se manifester à travers l'image d'une manière qui s'adaptera à la notion que le dévot a du divin. C'est la « dévotion avec forme ».

Un enfant veut s'amuser avec des jouets, aussi ses parents lui en apportent. Eux-mêmes ne veulent pas jouer, ils les donnent simplement aux enfants et les laissent s'amuser. Lorsque les enfants grandissent, ils ne désirent plus s'amuser avec leurs jouets.

*Alors ils passent à nirguna bhakti.*

Oui.

*Pouvez-vous décrire cela ? Qu'est-ce que nirguna bhakti exactement ?*

*Nirguna* signifie 'pas de *gunas*'. (Les *gunas* sont les trois constituants de toute manifestation. S'il n'y a pas de *gunas*, il n'y a pas de manifestation). Il n'y a pas d'image, ni rien d'autre. Il est dit : « Il existe de nombreuses rivières, mais elles se déversent toutes dans l'océan. » Dans l'océan, les noms et les formes des rivières ne sont plus.

Les enfants peuvent jouer. Ils peuvent se concentrer sur leurs jouets-images. Mais finalement le divin, par sa grâce, informera l'enfant : « Maintenant vous avez grandi. Vous n'avez plus besoin de jouets. » Alors il apparaîtra dans le Coeur même et vous parlera.

Mira, la grande *bhakta* de Krishna, débuta sa *bhakti* à l'aide d'une statue de Krishna. Alors qu'elle avait neuf ans, elle vit un mariage passer en cortège derrière sa fenêtre. Elle demanda à sa mère ce qui se passait et sa mère lui dit qu'un mariage était sur le point d'être célébré. Comme elle ignorait ce qu'était un mariage, sa mère dût lui en expliquer les détails.

- L'homme là-bas, dit-elle, désignant un cavalier, est l'époux. Il part à la rencontre de sa future épouse pour l'accueillir.

Mira demanda alors : « Où se trouve *mon* époux ? » Sa mère était une *bhakta* de Krishna, aussi elle emmena Mira dans un temple dédié à Krishna. Montrant sa statue, elle dit : « Voici ton époux ».

Elle n'avait pas connu la réelle signification du mariage, mais elle en avait appris assez pour savoir que la mariée devait aimer son mari. Après cette première présentation, elle manifesta un grand amour pour l'image de Krishna qui se renforça au fil des années. Krishna lui apparaissait, elle parlait et jouait avec lui. Elle n'avait jamais su qu'il était Dieu. Elle croyait qu'il était son époux, comme le lui avait expliqué sa mère, et jouait avec lui comme elle l'aurait fait avec n'importe lequel de ses amis.

Mira était une princesse et son père prit des dispositions pour qu'elle épouse le roi d'un état voisin. Ce mariage n'affecta pas son amour et sa dévotion pour Krishna. Il continua de lui apparaître et elle jouait toujours avec lui.



Mira avait l'habitude de danser et de chanter dans le palais du roi parce que son amour pour Krishna l'emplissait d'extase. Elle chantait continuellement des chansons d'amour pour Krishna ou dansait pour lui.

La soeur du roi lui dit : « Ceci n'est pas une manière correcte de vivre et de se conduire pour une reine. Vous êtes un membre de la famille royale, l'épouse du roi, aussi vous devez vous comporter de la façon qui sied à la reine d'un pays ». Mira ne lui prêta aucune attention et continua à chanter et à danser.

Le roi avait un échiquier sur lequel Mira avait l'habitude de jouer aux échecs avec Krishna. Une fois, alors qu'ils jouaient derrière des portes fermées à clef, la soeur du roi entendit des rires à l'intérieur. Elle appela son frère le roi et lui dit que Mira était enfermée dans une pièce avec un homme.

Le Roi fut extrêmement fâché. Il enfonça la porte et voulu savoir où se trouvait l'homme. Il ne pouvait voir Krishna. Seule Mira pouvait le voir.

Mira dit : « Krishna est ici. Je joue aux échecs avec lui ». Elle désigna la chaise, mais le roi ne put le voir. Regardant l'échiquier il vit que la partie était en cours. Elle avait donc joué avec quelqu'un. Bien que le roi n'ait pu voir Krishna il accepta l'explication. A titre d'excuses, il toucha les pieds de Mira et dit : « Désormais tu peux faire tout ce que tu désires ».

D'autres saints ont également eu des apparitions de Dieu. Sainte Thérèse d'Avila était vouée à une statue de Jésus. On peut encore la voir dans sa maison. Je l'y ai vue. Un jour Jésus lui apparut sous cette forme et l'embrassa.

Se sentant très heureuse, elle partit voir saint Jean de la Croix qui vivait non loin de là. J'ai également vu sa maison. Elle lui dit en arrivant que Jésus lui était apparu, et elle ajouta : « Il a souri, il a ri, puis il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée ».

Saint Jean ne la crut pas parce qu'il pensait que Jésus ne riait ni ne souriait. La Chrétienté pense que tout le monde, y compris Jésus, doit souffrir.

Quand sainte Thérèse raconta qu'il lui était apparu souriant, saint Jean répondit : « Non, ce doit être un démon. Seuls les démons sourient. S'il était heureux, c'est que ce devait être un démon. C'est un démon qui vous a rendu visite ».

J'ai également lu une histoire similaire à propos de saint François et de sainte Claire. Jésus est également apparu à sainte Claire.

*Maître, Mira n'a-t-elle pas rencontré plus tard un Gourou qui l'a initiée à sa nirguna bhakti ? Etait-ce Ramanand ?*

Pas Ramanand, c'était Ravidas. Mais même ce Ravidas a du finalement lui toucher les pieds.

Pour en revenir à *nirguna*, à *saguna* et à l'histoire, Mira écrivit finalement un poème à propos de sa *nirguna bhakti*. La forme de Krishna venait couramment jouer avec elle, mais en fin de compte elle écrivit un poème qui disait : « Au neuvième étage est une chambre vide avec un lit pour la lune de miel, ma lune de miel avec *nirguna*. Krishna y venait puis il se sauvait, et cette séparation m'était très pénible. Mais maintenant je dors avec Cela. Désormais il n'y aura plus de séparation ». Vous voyez, *nirguna* demeure toujours.

Traduit par Alain MAROGER



## L'ANGE ET SON POÈTE

### Xème ELEGIE



Qu'un jour enfin, de ma vision rageuse,  
exulte mon chant de gloire aux Anges qui l'agrèent.  
Que les marteaux du cœur qui battent clairement  
ne viennent tomber à faux sur des cordes trop lâches, hésitantes  
ou cassantes. Que mon visage baigné de pleurs  
me fasse resplendissant : qu'une larme discrète enfin  
s'épanouisse. Et comme alors vous me deviendrez chères,  
ô nuits de peine ! Que ne vous ai-je, ô sœurs inconsolées,  
accueillies à genoux ! Que ne me suis-je, au gré de vos cheveux épars,  
abandonné ! Prodiges des douleurs, nous scrutons le lointain  
quêtant dans la durée l'espérance de leur fin...  
Elles sont pourtant notre feuillage d'hiver, notre sombre pervenche,  
un temps, une saison de notre année secrète. Et plus encore que la saison,  
le lieu, le campement, le sol et la demeure.

Comme elles sont étrangères les ruelles de cette Ville de Souffrance,  
où dans le silence factice qui surgit du vacarme,  
violemment extrait hors du moule du vide,  
scintille l'or contrefait d'un monument criard : le bruit.  
Comme un Ange foulerait sans même laisser de traces  
le marché au réconfort qui fait face à l'église,  
l'église préfabriquée, désenchantée et close  
comme un bureau de poste le dimanche.  
Lorsque dehors s'agitent les abords de la foire :  
Manèges de la liberté ! Saltimbanques du zèle!  
Et le stand de tir au bonheur dont les cibles enjolivées  
sursautent avec un bruit de tôle quand un tireur fait mouche,  
titubant du succès remporté au hasard,  
au milieu des baraques qui racolent en brailant  
de toutes les séductions de la curiosité.  
Pour l'adulte il y a encore plus singulier à voir  
comment l'argent physiquement se reproduit,  
et pas seulement par jeu : le sexe de l'argent,  
le processus entier - qui vous instruit  
et vous féconde...

... Mais tout de suite après, derrière l'ultime clôture,  
où s'étale l'affiche « Trompe-la-Mort »  
de cette bière amère délectable aux buveurs,  
car ils trouvent toujours de quoi s'étourdir plus...  
juste après cette planche, juste derrière, - il y a le réel.  
Des enfants jouent et à l'écart s'enlacent des amoureux,  
graves, dans l'herbe rare, un peu plus loin quelques chiens errent.  
Plus loin encore est attiré l'adolescent,  
car peut-être aime-t-il une jeune Plainte...  
Entraîné sur ses pas, il arrive jusqu'aux prés.  
C'est là-bas, au loin, que nous demeurons... », dit-elle.  
« Où ? » L'adolescent la suit. Son port le touche : l'épaule, le cou,  
sans doute est-elle de noble ascendance... Et pourtant il la quitte, revient ;

se retourne, fait signe... A quoi bon ? C'est une Plainte.

Seuls la suivent avec amour les jeunes morts,  
en cet état d'indifférence intemporelle, celui de la désaccoutumance.  
Les jeunes filles, elle les attend comme des amies  
et discrètement leur dévoile ses attraits :  
perles des douleurs, voiles fins des souffrances consenties.  
Avec les adolescents, elle avance en silence.

Et pourtant, dans ce val où demeurent les Plaintes,  
une Ancienne répond aux questions du jeune homme :  
« - Jadis, nous fûmes, dit - elle, puissantes, nous, les Plaintes.  
Nos aïeux exploitaient les mines, là - bas, dans la haute montagne.  
Et parfois, chez les hommes, on trouve encore  
quelque fragment taillé de douleur primitive,  
ou d'un volcan éteint quelque scorie de colère pétrifiée.  
Cela vient de chez nous. Jadis, nous étions riches. »

Et légère, elle le guide par le pays des Plaintes.  
Par les piliers des temples et les palais en ruines  
où régnaient autrefois leurs princes avec sagesse.  
Elle lui montre les grands arbres de pleurs,  
les champs de fleurs de la mélancolie  
(dont les vivants ne savent que le tendre feuillage)  
et le bétail du deuil qui paît ; - un oiseau pris de peur  
s'enfuit, et coupant d'un vol bas le champ de leur vision,  
il inscrit dans les cieux l'image de son cri solitaire.  
Le soir, elle le conduit sur les tombes des ancêtres  
de la lignée des Plaintes : Sibylles et Prophètes.  
Lorsque tombe la nuit, ils vont d'un pas plus lent ;  
et bientôt se dresse le sépulcre lunaire,  
veillant sur toutes choses. Frère de celui du Nil, du Sphinx souverain,  
visage altier de la chambre secrète.  
Et ils admirent la royale et muette figure,  
qui pose pour toujours le visage de l'homme  
sur la balance des étoiles.



Son regard cependant ne peut saisir cela, tout au vertige encore  
des prémices de la Mort. Mais elle, en contemplant  
le bord du pschent, effarouche la chouette  
qui glisse en effleurant la joue à la courbe plus mûre  
et en dessine, à même la nouvelle ouïe de mort,  
délicatement, comme sur un livre ouvert, l'ineffable contour.

Et plus haut, les étoiles. De nouvelles étoiles,  
celles du pays de la Douleur  
que lentement nomme la Plainte :  
« Ici, tu vois le Cavalier, le Bâton, et cette constellation plus vaste  
qui se nomme : Couronne de Fruits. Et plus loin, vers le Pôle :  
le Berceau, le Chemin, le Livre de Feu, la Poupée, la Fenêtre.  
Et dans le ciel austral, pur comme la paume  
d'une main bénie, la claire lumière du M  
qui signifie les Mères... »  
Mais le mort doit poursuivre et l'Ancienne des Plaintes

en silence le conduit jusqu'au val d'où jaillit,  
sous la clarté lunaire la Source de la Joie.  
Qu'elle nomme avec vénération :  
« Chez les hommes, dit-elle, c'est un fleuve puissant. »

Comme ils arrivent au pied de la montagne,  
en l'embrassant, elle pleure.

Lui solitaire pénètre le Mont de la Douleur première,  
sans même le bruit d'un pas dans le destin muet.

Mais s'ils devaient en nous susciter un symbole, les morts infiniment,  
ils nous désigneraient peut-être les chatons  
qui pendent aux branches nues du noisetier, ou la pluie  
qui au printemps obscurément tombe sur la terre.

Et alors que le bonheur pour nous  
évoque une ascension,  
nous serions émus et bouleversés  
lorsque tombe une chose heureuse.

\*

La X<sup>ème</sup> Elégie apparaît comme la synthèse, la transfiguration des neuf premières. On pourrait l'appeler l'Elégie de l'ultime initiation. Non pas bien sûr l'initiation que peuvent offrir les religions, car celles-ci ont perdu la clef des mystères. Devenues des institutions purement sociales, elles ne peuvent guère offrir que de vagues consolations sans le moindre fondement métaphysique : *Ce que je reproche à toutes les religions modernes, c'est d'avoir fourni à leurs fidèles des consolations, des palliatifs de la mort, au lieu de donner à leur sensibilité des moyens de s'accorder et de s'entendre avec elle* (lettre à la comtesse Margot Sizzo-Noris Crouy, 6 janvier 1923, Œuvres 3, Seuil, p. 532). Les religions sont des foires au réconfort. Elles ont perdu tout contact avec le réel. Elles ont désacralisé notre monde terrestre : *Seul celui pour qui l'abîme même aura été une demeure voit les cieux dépêchés en avant revenir vers lui, avec tout ce qui est profondément, intimement d'Ici - que l'Eglise a détourné au profit de l'Au-delà ; tous les anges se décident en chantant gloire pour la terre !* (lettre à Ilse Jahr, 22 février 1923, Œuvres 3, Seuil, p. 541). L'argent peut tout acheter même les églises, mais il ne saurait permettre à l'homme de découvrir sa véritable richesse. C'est déjà la société de consommation que décrit et condamne Rilke, celle qui abrutit l'homme sous une avalanche de distractions et de biens matériels : *L'argent est tout au long tel que chez soi dans les boutiques et se déguise apparemment en soie, en oeillet, en fourrures* (Sonnet à Orphée II, 19, Œuvres 2, Seuil). S'il a perdu la foi en toute religion, Rilke est proche de ce mystère que seuls ont pu sonder quelques rares initiés dont les traits révèlent l'ampleur de la vision intérieure. Il évoque ainsi dans l'une de ses lettres le buste du pharaon Akhénaton, grand prêtre du culte solaire : *... sentez sur ce visage ce que c'est d'affronter le monde infini et de composer sur une surface aussi restreinte, par la transfiguration de quelques traits, un équilibre à cette apparition totale. Ne pourrait-on pas, ayant vu la nuit constellée, retrouver sur cette face la floraison d'une même loi, la même grandeur, la même profondeur insondable ?* (lettre à Magada von Hattingberg, 1<sup>er</sup> février 1914, id. p. 256).

Le chemin de la vraie vie passe d'abord par la souffrance: *O mon âme..., est-ce pénible le trépas ? C'est un passage, l'existence, et les arbres eux-mêmes, ils tombent* (Dialogue d'un désespéré avec son âme, Papyrus Berlin 3024). La souffrance est la seule chose que nous puissions emporter avec nous. Tout passe et nul ne peut échapper à cette loi : *Les eaux coulent vers le nord, les vents soufflent vers le sud et l'homme va vers son heure* (Textes des sarcophages). Tout changement d'état suppose son lot de douleurs. Notre vie est précieuse, mais seul le mystère de la mort est susceptible de nous en délivrer la clef. La X<sup>ème</sup> Elégie évoque le chemin, la voie que l'on doit suivre pour atteindre le monde réel et boire à la source originelle. Dans la X<sup>ème</sup> Elégie, l'homme revit les grands mystères de l'Antiquité. Il pénètre dans l'autre-monde, il passe les barrières de la mort et accède aux secrets qui semblaient jusqu'ici l'apanage de l'Ange. Tel Orphée, l'être qui pénètre dans le royaume de la mort sait qu'elle n'est rien d'autre qu'une métamorphose :

*Sois toujours mort en Eurydice, - et chantant plus, ô monte !  
et louant plus, remonte dans le Rapport pur !*

(Sonnets à Orphée, II, 13, Seuil)

Chant de gloire, chant du Cygne : plus que toute autre, la X<sup>ème</sup> Elégie est celle d'une « descente aux enfers » ; d'un passage de l'autre côté du miroir. Plus que toute autre, elle nous montre l'envers du décor. Notre monde est illusion, abrutissement, ivresse. Qu'il s'agisse de la foire aux plaisirs ou de celle aux drogues diverses, toutes ces distractions ne peuvent au mieux nous donner que des paradis artificiels. L'alcool nous soûle, mais croit-on que l'on peut en s'enivrant « tromper la Mort » ? L'homme a beau plaisanter, il ne peut que se tromper lui-même. L'ivresse est une sorte de mort, d'abolition factice de notre condition temporelle, mais ni l'alcool, ni les drogues ne nous permettront jamais d'échapper à celle-ci. Quelle plus belle illustration d'une telle vérité que cette publicité pour une célèbre marque de bière belge : « Mort subite : La bière des bons vivants ».

*Où courrez-vous, hommes ivres ? Vous avez bu le vin de l'ignorance, et vous ne pouvez pas le supporter, vous le rejetez déjà...* (Hermès Trismégiste, I, VII). Etourdi, abasourdi, écoeuré, l'initiable, ne pouvant plus supporter le spectacle qui se déroule sous ses yeux, court en tous sens pour échapper au bruit et à la fureur du monde. Il passe de l'autre côté de la palissade, derrière, là où se trouve le réel. Une immense étendue lui apparaît. On pense à Alice dans « De l'autre côté du miroir » ou à Orphée dans le film de Cocteau : car le réel, c'est bel et bien l'autre monde. Et c'est à un miroir que Rilke compare l'Ange dans la II<sup>ème</sup> Elégie :

*...solitaires  
et magiques miroirs : qui renvoient au visage  
sa beauté révélée.*

Ebloui, le poète aperçoit une jeune fille, (amante ou vestale ?) qui l'attend, comme un chant étranger, une voix venue de loin, un appel de l'au-delà : *Des voix lourdes, chargées d'anciennes plaintes chancelantes, interminables, sans commencement, non qu'elles parussent avoir entonné brusquement, mais comme si l'outre se trouvait inopinément branchée sur une interminable note tenu...* (lettre à Clara Rilke, 1<sup>er</sup> janvier 1907, Œuvres 3, Seuil, p. 82). Ne se rendant pas compte qu'il a passé les portes de la mort, il hésite à la suivre, fait un bout de chemin, se retourne, veut revenir en arrière. Ainsi, dans le Livre des morts égyptien, l'âme ayant franchi le « Portail de la mort » émerge dans l'au-delà et est éblouie par la lumière du jour. Elle cherche à revenir au corps qu'elle vient de quitter. Mais des entités chargées de la

guider l'entraînent irrésistiblement. Elle devra d'abord traverser une région de ténèbres remplie de plaintes et de lamentations. Toute initiation est de même une expérience de la mort, expérience douloureuse tant que l'ego refuse de lâcher prise. Mais l'aventure de la mort est aussi celle de la renaissance à une autre vie, beaucoup plus riche. Osiris, par exemple, dieu de la nature et de la végétation, est également le dieu de la mort, à l'image de la graine qui pousse avant de donner naissance à un fruit magnifique. Rilke n'ignorait sans doute pas que pour l'Égypte, la vie et la mort ne s'opposent qu'en apparence et que l'une ne peut se concevoir sans l'autre. Les ténèbres sont le berceau de la lumière *Lève-toi vers la vie, car vois, tu n'es pas mort !* (Textes des sarcophages). Nulle part les références à l'Égypte ne sont aussi explicites que dans la X<sup>ème</sup> Élégie. L'Égypte compte parmi les civilisations qui ont su le mieux attester de la présence de l'Invisible. Selon les traditions les plus anciennes, l'immortalité consiste non à se réfugier dans l'au-delà mais à participer au cosmos tout entier, au ciel et à la terre, au visible et à l'invisible. C'est cette même transfiguration du visible en invisible qu'opère le poète : *Les Élégies instituent cette norme de l'existence : elles affirment, elles fêtent cette conscience. Elles l'intègrent prudemment dans son histoire, en mobilisant pour cette hypothèse de très anciennes traditions ou rumeurs de traditions, et en évoquant même dans le culte des morts égyptien une prescience de tels rapports (Bien que le « Pays des Plaintes » à travers lequel la « Plainte » adulte conduit le jeune mort ne doit pas être assimilé à l'Égypte, n'étant qu'une sorte de reflet du pays du Nil dans la clarté déserte de la conscience du mort)* (lettre à Witold von Hulewicz, 13/11/25, Seuil, Œuvres 3, p. 591).

De l'autre côté de la barrière qui sépare, au moins symboliquement, les deux mondes se tient une jeune fille. Est-ce une pleureuse ce qui expliquerait son nom : *la plainte, cette nymphe des sources qui pleurent* (Sonnet à Orphée, II, 8. Œuvres 2, Seuil). Est-ce une autre image de l'Ange venu accueillir le héros ? Ou de la Daéna des traditions iraniennes, ce double transcendant, ce miroir lumineux du Soi immuable recevant le défunt pour le guider dans l'au-delà et lui faire passer le pont de l'autre rive ? Ou de la Béatrice qui permet à Dante d'accéder à la lumière de l'Amour *qui meut le soleil et les astres* ? De l'Erinye, assise devant la caverne conduisant aux enfers, au pied de l'Acropole ? Ou encore de la Koré, cette vierge médiatrice qui accueille le pèlerin à l'entrée des temples grecs ?

*Un temple sur les yeux  
Noirs pour l'éternité,  
Nous allons sans les dieux  
A la divinité !*

(Paul Valéry, Cantique des colonnes)

L'Ancienne qui répond aux questions du jeune mort est peut-être une émanation de la Grande Déesse, Gaïa, mère et origine première de tous les êtres ou de Hébé, l'ancienne sans âge qui en se donnant au héros le libère de ses chaînes. Ou bien faut-il voir en elle une lointaine allusion à Neith, « l'ainée, la mère des dieux », génératrice de tous les êtres créés et principe féminin de l'univers, que même les dieux se doivent de consulter lorsque se pose à eux une difficulté insurmontable. Mais alors que dans les textes sacrés de l'Égypte ancienne, c'est le Passeur qui interroge le défunt pour vérifier si celui-ci est apte à poursuivre le voyage dans l'au-delà, ici c'est l'Ancienne qui dévoile au regard de l'initié tout ce que celui-ci doit savoir pour aboutir dans sa quête. Dans la X<sup>ème</sup> Élégie, le poète se voit révéler toute l'antiquité de cette lignée venue l'accueillir, race issue des profondeurs de la terre : cette race qui règne sur les mines et le feu souterrain, cette race qui façonna la terre originelle et qui se manifeste encore lorsqu'à l'occasion explose un volcan, exprimant ainsi la colère des dieux. L'antique Aphrodite,

reine de la montagne, déesse de la Mort dans la Vie, aînée des Parques et sœur des Erinyes, n'est-elle pas également l'épouse d'Héphaïstos, le dieu des forges sous-marines comme de celle du mont Olympe ? En Egypte, la montagne est l'image de la colline primordiale qui, surgissant des flots, donne naissance au Dieu-Soleil. Elle symbolise le centre du monde, berceau de l'Age d'or où régnait l'harmonie, l'ordre et la justice et dont tout temple est un reflet idéal. C'est ainsi que la reine-pharaon Hatchepsout déclare dans une inscription : *Karnak est la montagne de la lumière, l'horizon sur la terre, la vénérable colline du commencement primordial, l'œil sain du seigneur de toutes choses ...* Lors de son voyage en Egypte, Rilke a été frappé par la vision de ces ruines qui malgré leur déchéance semblent défier le temps de leur masse imposante :

*...à Karnak, unique, la colonne, ô la colonne  
survivant à des temples quasi éternels !*

(Sonnets à Orphée, II, 22, (Euvres 2, Seuil))

Cette race est héritière des sibylles considérées comme des émanations de la sagesse divine. Aussi vieille que le monde, dépositaire de la révélation primordiale, l'image de la Sibylle traverse le temps. C'est la chaste Sibylle qui de Cumes guide Enée aux enfers. Les Pères de l'Eglise et les auteurs du Moyen-Age en feront une devineresse, une sage prêtresse. Les croyances populaires placeront le paradis de la reine Sibylle au sommet de la chaîne des Apennins. C'est elle également que rejoint Tannhäuser au mont de Vénus. Même si tous ces sanctuaires sont aujourd'hui désertés, la véritable sibylle nous attend au seuil de la mort comme au seuil de toute initiation : *La Sibylle, qui de sa bouche délirante, prononce des paroles graves et sans fard traverse de sa voix des milliers d'années, grâce au dieu qui l'anime* (Héraclite). Elle est la pleureuse qui intercède pour les hommes auprès des dieux, et sa douleur lui permet de se faire l'intermédiaire entre le ciel et la terre :

*Noirs témoins de tant de lumières  
Ne cherchez plus... Pleurez, mes yeux !...  
Ô pleurs dont les sources premières  
Sont trop profondes dans les cieux !...  
Jamais plus amère demande !...  
Mais la prunelle la plus grande  
De ténèbres se doit nourrir !...  
Tenant notre race atterrée,  
La distance désespérée  
Nous laisse le temps de mourir !*

(Paul Valéry, La Pythie)

Yves Moatty



## AU PAYS DES SOURIRES (suite) AU PAYS DU MILLION DE RIZIERES

Quand l'homme ignore tout de son passé, il le réinvente en créant un mythe. Quand son origine lui est obscure, il se façonne des dieux à son image. Il lui faut absolument trouver un commencement à tout. Il lui faut des ancêtres pour fonder une tradition. La région de l'Issan nous a entrouvert quelques pistes. Les traces d'un passé tout aussi ancien nous attendent maintenant dans l'ancien royaume de Lanna («le pays du million de rizières»), fondé au XIII<sup>ème</sup> siècle. Cette dénomination désigne le Nord de la Thaïlande, dont la ville principale est Chiang Mai. Longtemps restée isolée à cause de son relief montagneux, ayant conservé un certain degré d'indépendance jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, cette région est considérée comme le lieu d'origine de la culture thaï. L'art traditionnel et l'architecture religieuse ont subi l'influence indélébile des pays voisins : Birmanie, Laos et Yunnan. Le sens des valeurs traditionnelles et la politesse très douce de sa population nous rappellent plus que partout ailleurs à quel point nous sommes vraiment au «pays des sourires».

La découverte du site de Ban Chiang a incité les archéologues à effectuer également des fouilles dans la vallée de Chiang Mai, qui se sont avérées prometteuses. Il est certain que la vallée du Mékong était peuplée par des chasseurs à une époque très ancienne. La découverte dans la «Grotte des Esprits» de fossiles botaniques témoins d'un savoir-faire horticole atteste l'existence d'une véritable civilisation. Des communautés remontant à l'âge de pierre ont vécu là de façon autonome, avant de se transformer en sociétés organisées capables d'atteindre un haut degré de développement culturel et technologique et d'assimiler les migrations étrangères.

Selon le docteur Hans Penth, spécialiste de l'histoire du Nord de la Thaïlande, fondateur à l'université de Chiang Mai du service d'Archives des inscriptions du Lanna, la région était déjà peuplée il y a un million d'années. Des sites préhistoriques datant d'environ 12000 ans ont été découverts un peu partout. La domestication des animaux a commencé il y a 8000 ans et la culture du riz il y a 5000 ans. S'il est impossible de reconstituer l'histoire du Lanna en des temps aussi lointains, il semblerait que certaines peuplades descendent de ces tribus préhistoriques, comme les Lawas qui ont conservé une connaissance autochtone de l'art de travailler le fer.

Ce qui est certain en tout cas c'est que le pays ne vivait pas en vase clos et que les échanges commerciaux, religieux et culturels étaient chose courante. Le Lanna fut progressivement influencé par la culture indienne. Les idées hindoues sur la monarchie de droit divin s'imposèrent peu à peu au point de modifier progressivement l'organisation des petites principautés existantes. Parallèlement le bouddhisme faisait son chemin avant de devenir la religion dominante. Les légendes locales prétendent même que le Bouddha aurait visité la région de Chiang San. Ce qui est plus sûr c'est qu'au VII<sup>ème</sup> siècle un rishi fonda la ville de Hariphunchai (aujourd'hui Lamphun) et invita la princesse mon Chamadevi de Lobpuri à en devenir la première reine. Celle-ci amena avec elle des moines de la tradition Theravada, dite du Petit Véhicule, dont l'enseignement incluait cependant le vieux substrat thaï animiste ainsi que des concepts propres au Mahayana ou Grand Véhicule. Plus tard, aux débuts du second millénaire, lorsque les premiers groupes de thaïs commencèrent à s'implanter dans le Lanna, ils firent de même. Ainsi les plus puissants, les peuples Yuans provenant d'une zone frontalière entre la Birmanie, le Laos et la Thaïlande, qui assimilèrent des croyances archaïques avec les



enseignements plus raffinés du bouddhisme mon, avant de donner naissance à une brillante civilisation. Le bouddhisme thaï est venu *se coiffer, se substituer au substrat religieux local donnant naissance à une religion qui - bien qu'elle forme un tout - est un mélange de bouddhisme et de cultes locaux pré-bouddhiques* (P.B Lafont, Génies, Anges et démons, Seuil, Sources orientales 8, p. 345 - 382).

C'est pourquoi les textes qui ont pu être conservés, même s'ils sont attribués au Bouddha, témoignent souvent de conceptions beaucoup plus anciennes. Le bouddhisme n'a pas encouragé les spéculations sur la création du monde. Le Bouddha y voyait une perte de temps et refusait de répondre chaque fois qu'on le questionnait sur la création du monde : *Inconnaissable est le début de ce samsara. La première phase n'est point révélée, de cette course continue, de ce voyage des êtres que retarde l'ignorance, qu'entravent les appétits* (Samyutta Nikaya, II, 178). Tout au plus trouve-t-on dans les traités bouddhistes l'idée que l'univers se serait formé à partir d'un amas de particules d'espace. En se condensant, celles-ci auraient donné naissance aux quatre éléments: l'eau, la terre, le feu et l'air. Les vents auraient baratté un vaste océan primordial et ainsi créé les continents. Mais en réalité, le monde n'a pas de commencement et le temps aucune valeur intrinsèque. Le temps et l'espace n'existent que par rapport à notre propre perception.

La tradition thaïe devait suppléer à cette apparente lacune, en puisant aux sources animistes et aux légendes anciennes. Le Lanna a donné naissance à plusieurs traités sur l'origine du monde. L'un des plus originaux et des plus populaires est un manuscrit yuan de Lamphun intitulé «*Pathamamulamuli*», qui à travers un récit accessible à tous inculque les principes de base du bouddhisme et indique le chemin qui mène au Nirvana.

Avant la création du monde, seuls existent le froid et le chaud. De leur rencontre, vient le vent qui en soufflant fait apparaître la terre et l'eau. L'humidité produit des mousses et des algues qui à leur tour entraînent l'apparition des herbes, des plantes et des arbres. Les quatre éléments produisent les insectes puis des êtres constitués d'os et de sang. De la terre naît une femme, *Nang Itthang Gaiya Sangkasi*, qui, se nourrissant du parfum des fleurs, modèle la terre glaise pour en former des animaux. Du feu naît l'homme appelé *Pu Sangaiya Sangkasi*. Leur union produit les trois premiers êtres humains : un mâle, une femelle et un hermaphrodite. Le couple invente le cycle des saisons et la culture du riz. Il crée également le mont Soumerou.

Les trois humains ont trois enfants. Jaloux de l'amour que la femme porte à l'homme, l'hermaphrodite le tue. Les trois enfants ont à leur tour treize rejetons et ainsi de suite. Pour différencier les humains, le couple primordial crée les planètes et les signes du zodiaque. Les hommes finissent par se disputer et par se disperser sur toute la surface de la terre. Pour endiguer la surpopulation, le couple primordial détruit le monde en provoquant un incendie gigantesque puis un déluge qui monte jusqu'au ciel. Avec le vent les eaux se retirent. Les hommes vivant dans le ciel de Brahma descendent pour repeupler la terre. Plusieurs âges cosmiques se succèdent de la sorte. Les hommes commencent à distinguer le bien et le mal. A la suite d'un long cheminement spirituel, l'un d'entre eux finit par atteindre l'état de Bouddha. Le premier Bouddha, Tikkhadhamma, délivre à ses disciples des sermons dont le *Pathamamulamuli* et donne l'écriture aux humains. Ceux-ci parlant 101 langues réunissent son enseignement dans les Trois corbeilles. Le *Pathamamulamuli* sera par la suite repris par tous les Bouddhas, y compris le Bouddha Gautama :

*Quand le Bouddha atteignit l'âge de cent mille ans et qu'il était sur le point d'atteindre le Nirvana, les êtres lui demandèrent d'être le refuge des hommes et des dieux. Le Bienheureux établit la religion, c'est-à-dire l'image du Bouddha, le Dhamma et le Sangha... Il leur donna aussi les instructions suivantes : Celui qui honore le Bouddha renaît doué d'une grande puissance. Celui qui honore le Dhamma renaît avec beaucoup d'intelligence. Celui qui honore le Sangha renaît avec l'abondance des biens... Le Bouddha Tikkhadhamma parvint au Nirvana à l'âge de cent mille ans.*

(Pathamamulamuli, A.R. Peltier, Suriwong Book, p. 173)

On retrouve à la lecture de ce récit maints points communs avec les genèses des autres traditions. Création du monde grâce à l'interaction des quatre éléments. Naissance des premiers êtres à partir de la terre. Premier meurtre, premier conflit et destruction de l'humanité par un déluge cosmique. Il n'est pas jusqu'au nom de Gaiya, l'être qui aménage le monde, qui ne présente une homonymie avec Gaïa, la Déesse-Terre de la mythologie grecque : *Donc, avant tout, fut Chaos; puis Gaïa, la Terre aux larges flancs, assise sûre à jamais offerte à tous les vivants...* (Hésiode, Théogonie, 116).

### CHIANG MAI : LA ROSE DU NORD

Le Nord est un monde à part dont Chiang Mai est le centre. Située à presque 700 kilomètres au nord de Bangkok, Chiang Mai, bien qu'elle soit devenue aujourd'hui la seconde ville du pays, offre un contraste frappant avec la capitale. Quarante fois plus petite que Bangkok, elle compte sept fois moins d'habitants. Elle est également beaucoup plus ancienne puisqu'elle a été fondée dès le XIII<sup>ème</sup> siècle. Longtemps indépendante, elle a conservé son originalité ainsi que son patrimoine culturel. Les habitants de la région en sont tellement fiers qu'ils s'appellent eux-mêmes «peuples des principautés» (*khon meuang*). La ville connaît certes aujourd'hui des embouteillages aux heures de pointe et elle est parfois enveloppée d'un nuage de poussière mais qui ne sont en rien comparables à la frénésie et à la pollution de Bangkok. Située au bord de la rivière Ping, entourée de collines encore recouvertes de forêts, elle offre ce charme tranquille qui lui a valu son surnom de «Rose du Nord». En témoignent les vieilles pagodes aux toits bas, aux portes sculptées et dorées à la feuille, et au style architectural spécifique de la région. Chiang Mai compte parmi ces rares lieux que l'on n'a plus envie de quitter une fois que l'on s'y trouve.

Célèbre pour son Triangle d'or et ses jungles profondes, ses orchidées à la beauté sauvage et ses troupeaux d'éléphants domestiques, Chiang Mai est une terre de temples et de contrastes. Chaque temple renferme quelque relique fameuse. Citons le Wat Phra Singh qui abrite le palladium du Lanna : le Phra Singh («Bouddha Lion»), statue entourée de mystère et qui serait originaire de Lanka ; le Wat Chiang Man où les bonzes conservent précieusement une minuscule figurine de cristal capable de faire pleuvoir ainsi qu'un bas-relief indien du VIII<sup>ème</sup> siècle ; le Wat Chedi Luang réputé pour son eucalyptus censé abriter les esprits de la ville ainsi que pour son immense *chedi* en ruines et qui habita un temps le Bouddha d'émeraude... A moins de croire une autre légende qui prétend que le véritable Bouddha d'émeraude se trouve en réalité dans la ville de Lampang, au Sud-Ouest de Chiang Mai. Il existe en effet, conservée au sein du Wat Prakeo Don Tao, une statue de jade dont le Bouddha d'émeraude serait une simple copie. Selon la chronique locale, une femme nommée Suchada aurait trouvé dans une pastèque une grosse émeraude qu'elle aurait offerte à un moine vénéré. Incapables de modeler la pierre merveilleuse, ils firent appel au dieu Indra qui accepta de venir à leur secours et de sculpter la statue sacrée. Mais les habitants de la ville refusèrent de croire à une telle histoire. Soupçonnant

une relation adultère entre la femme et le moine, ils mirent cette dernière à mort. Cette injustice aurait provoqué un désastre et la ruine de la cité. De telles légendes ne prouvent peut-être rien d'autre que l'inépuisable fertilité de l'homme à inventer toutes sortes de récits pour exalter la dévotion populaire et accroître le charisme des moines et le pouvoir des temples.

L'une des plus célèbres de la région rappelle la fondation du temple de Wat Phra That, au sommet de la montagne de Doi Suthep qui veille sur la ville de Chiang Mai. Ce site aurait été choisi au XIV<sup>ème</sup> par le roi Kuenta d'une façon peu ordinaire. Le roi avait reçu en présent une pierre lumineuse magique ou selon d'autres sources, un os du Bouddha en provenance de Lanka. Les prêtres et les magiciens de la cour ne purent s'accorder pour choisir un lieu digne de recevoir un si précieux trésor. Un vieux sage ayant conseillé de laisser la relique choisir elle-même sa propre demeure, le roi décida de la confier à l'animal le plus sacré du royaume : son éléphant blanc favori. L'éléphant fut richement caparaçonné et la relique déposée religieusement dans un *howdah*, sorte de reliquaire installé sur le dos de l'animal qui fut lâché afin de pouvoir errer librement. La noble bête se dirigea vers le Doi Suthep. Des heures durant, écartant les broussailles et pénétrant les forêts, elle gravit sans s'arrêter la face la plus escarpée de la montagne. Arrivé près du sommet, l'éléphant, que suivaient péniblement le roi et sa suite, stoppa brusquement, barrit comme le tonnerre et tourna trois fois sur lui-même avant de s'agenouiller en refusant d'aller plus loin. Le roi ordonna que l'on construise un *chedi* en ce lieu précis afin d'abriter les reliques. Depuis la région n'a jamais manqué d'eau et le Wat Phra That est devenu l'un des plus fameux centres de pèlerinage de la Thaïlande.

Aujourd'hui encore, il faut pour y accéder gravir à pied un long escalier qui grimpe jusqu'à mille mètres d'altitude. De chaque côté deux longues balustres étincelantes, incrustées des tuiles brunes et vertes comme des écailles épousent les ondulations d'un serpent géant. Escalader ces trois cents marches très raides est considéré en Thaïlande comme un grand mérite. Le pèlerin est invité à monter sans se décourager, en suivant le chemin tracé par l'éléphant blanc. L'animal est lui-même un autre symbole du Bouddha. Souvenons-nous en effet que d'après toutes les légendes bouddhistes, la reine Maya, aurait une nuit rêvé que le Bouddha pénétrait dans son sein sous la forme d'un éléphant blanc :

*Un éléphant blanc comme la neige et l'argent, à six défenses, aux beaux pieds, à la trompe superbe, à la tête bien rouge, est entré dans mon sein...*

*Et jamais, par moi, pareil bonheur n'a été vu, entendu, ni goûté ; de sorte que, dans un état de plaisir pour le corps, de bien-être pour l'esprit, j'ai été complètement absorbée par la contemplation.*

(Lalitavistara, Deux Océans, VI, 1-2, p. 56)

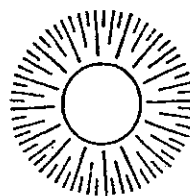
Cet éléphant est comparé à une grande flamme illuminant les ténèbres au sommet d'une montagne : *Lumineux, beau, gracieux, agréable à voir... il brillait comme l'or pur incrusté de lapis-lazuli* (VI, p. 65). A contempler l'immense *chedi* d'or qui brille dans le ciel pur en reflétant tous les rayons du soleil, on ne peut que rester le souffle coupé devant tant de beauté. Peut-on trouver plus belle image de l'Eveil que cette lumière qui semble jaillir par elle-même du sommet de la montagne sacrée ?

*Parmi les lumières des hommes et des dieux  
C'est la lumière du Bouddha qui est la plus élevée.*

(Samyuktagamastra)

La terrasse qui entoure le Wat Phra That offre des vues magnifiques sur le paysage avoisinant et les montagnes couvertes de jungles du Triangle d'or. C'est là que vivent, dispersées dans une mosaïque de villages, de multiples et pittoresques tribus. Chacune conserve ses traditions propres, son costume, sa langue et sa culture. On trouve ainsi des Hmong qui furent les premiers à cultiver l'opium à grande échelle ; des Yao d'origine chinoise qui pratiquent toujours le taoïsme ; des Karen, habiles fermiers, qui sont restés foncièrement animistes et répandent des croyances millénaristes ; des Lahu, chasseurs professionnels, dont la société est structurée de façon à recevoir les bénédictions divines par la pratique de rites et la récitation de prières ; des Lisu, animistes et très indépendants, réputés pour leur fierté et leur désir de domination d'autrui ; des Akha, montagnards pauvres considérés comme primitifs, facilement reconnaissables aux quantités invraisemblables de bijoux en argent portés en permanence par leurs femmes, et qui ont la fort mauvaise réputation de manger de la viande de chien crue et de ne jamais se laver, l'eau étant pour eux le repaire des mauvais esprits ; ou encore des Padaung dont les femmes sont célèbres à cause de leur long cou entouré d'une rangée de colliers d'argent qui leur a valu leur surnom de «femmes-girafes».

Rien d'étonnant donc si Chiang Mai, carrefour de peuples et de cultures, soit réputé pour être l'un des hauts lieux du folklore thaï. Il est d'usage d'assister aux danses et concerts traditionnels à l'occasion d'un *khantoke*. Ce terme désigne un plateau circulaire, en bois de teck ou en lattes de bambou et de rotin entrelacés, utilisé par les groupes ethniques thaïs comme table à manger. Ce qui suppose que l'on mange assis à terre certes, mais confortablement appuyé sur ces magnifiques coussins multicolores qui sont la spécialité du Nord. Plus généralement le *khantoke* est un banquet destiné à célébrer quelque événement mémorable : mariage, fiançailles, funérailles... ou encore et de plus en plus à recevoir les visiteurs de passage. Habile moyen de concilier le maintien des traditions les plus anciennes avec les nécessités du tourisme moderne. Participer à un *khantoke* est une chance unique de voir un spectacle populaire typique tout en dégustant les spécialités locales à base de riz gluant servi dans des paniers de bambou. Les acteurs défilent, les chants s'élèvent, les danses se suivent et ne se ressemblent pas. Toutes plus colorées et plus animées les unes que les autres, elles portent des noms évocateurs : la danse des doigts d'or réservée autrefois à l'accueil des invités de marque ; la danse du sabre exécutée par les guerriers partant au combat ; la danse du bobinage de la soie imitant les gestes délicats des villageoises dévidant et filant, tout en évitant de briser les fragiles fils de soie ; la danse des coqs sauvages enchantés qui rappelle un épisode d'une querelle qui opposa il y a mille ans deux principautés du Nord ; la danse des adorateurs du feu répétant les postures acrobatiques des yogis adorateurs du feu ; la danse des chandelles exécutée après le coucher du soleil ; la danse Law Wong, sorte de farandole au cours de laquelle les danseuses invitent les spectateurs à venir les rejoindre sur la scène pour jouer en finale avec elles. Et encore tout cela n'est-il qu'un échantillon car chaque tribu possède son propre folklore, influencé par la Chine ou le Tibet, enrichi par les traditions magiques, animistes ou taoïstes. Citons notamment le chant de l'oiseau barbu à rayures, la danse du roi des oiseaux ; la danse des sabres enflammés ; la danse akkha qui symbolise l'immense chaîne que forme l'humanité, vie après vie ; ou encore la danse du vannage du riz destinée à fêter les récoltes. Ainsi passent et repassent sous nos yeux le spectacle enchanteur des misères et des peines, des amours et des joies simples de l'humble labeur quotidien de ces populations attachantes qui tentent ainsi de conserver la mémoire de leurs traditions ancestrales.



Yves Moatty  
(à suivre)

## « QU'IL RENONCE AU MONDE ! »

Qu'est-ce que renoncer du point de vue de la Gnose ? Etymologiquement, ce terme est dérivé du latin *nuntiare* : « annoncer en réponse ». *Renuntiare* implique alors le sens d'« annoncer le retrait de », « révoquer ». Le Larousse du XIX<sup>ème</sup> siècle donne « se désister de toute prétention », « ne plus s'attacher », ce qui permet de le rapprocher du sanskrit *sam-ny-AS-* « jeter ensemble, déposer, abandonner » (Louis Renou, Dictionnaire sanskrit-français, Maisonneuve). Quant au terme copte *arna*, il signifie littéralement « nier », « refuser ». Renoncer pour Jésus, c'est donc nier la réalité du monde.

Si le terme même « renoncer » n'est prononcé par Jésus qu'à deux reprises (logia 81 et 110), le thème du renoncement est implicite tout au long de l'Évangile selon Thomas. Pour trouver le Royaume, il faut savoir se faire humble, petit, dernier, pauvre en esprit : *...beaucoup se feront derniers* (log. 4) ; *Ces petits qui têtent sont comparables à ceux qui vont dans le Royaume* (log. 22) ; *Celui qui parmi vous sera petit connaîtra le Royaume* (log. 46) ; *Heureux êtes-vous, les pauvres* (log. 54). Jésus nous incite bien sûr à ne pas nous attacher aux biens matériels, à tout ce qui est éphémère, clinquant et inconsistant : *Ne vous souciez pas... de ce que vous revêtirez* (log. 36) ; *Il y avait un homme riche...* (log. 53) ; *Les acheteurs et les marchands n'entreront pas dans les lieux de mon Père* (log. 54) ; *ceux-là ont sur eux des vêtements délicats et ils ne pourront connaître la vérité* (log. 78). Jésus refuse de jouer le rôle du Messie, du Maître de justice qui viendrait instaurer sur terre le Royaume de Dieu : *Suis-je donc un partageur ?* (log. 72) ; *Donnez à César ce qui est à César* (log. 100). Comment le Royaume pourrait-il être de ce monde ? *Mais le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous* (log. 3). Cessez donc de le chercher ailleurs. Ne donnez prise à rien ici-bas. Soyez dans le monde sans être du monde. Laissez les choses s'écouler comme les images d'un rêve : *Soyez passants* (log. 42), tout simplement. Le gnostique n'est à sa place nulle part. Rien ne peut le retenir. Il n'y a en lui nul lieu où l'on puisse l'atteindre : *...on ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés !* (log. 68) ; *...le Fils de l'homme n'a pas d'endroit pour incliner sa tête et se reposer* (log. 86).

Si je dois renoncer à quelque chose, c'est d'abord à l'orgueil qui me pousse à me croire supérieur à autrui, à être autre que lui. Il est facile de voir la faute de son frère pour mieux occulter la sienne : *Quand tu auras rejeté la poutre de ton œil...* (log. 26). Il est lourd le poids de l'éducation qui m'empêche d'être libre, spontané comme le petit enfant. Je crois savoir ce qui est bien et ce qui est mal et je juge tout en conséquence. Comment retrouver mon innocence première ? *Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte* (log. 37). En vérité le monde est fou et cette folie emporte tout sur son passage. Je suis à ce point ivre que j'en suis devenu aride : *Quand ils auront rejeté leur vin, alors ils changeront de mentalité* (log. 28). Je dois rejeter tous les masques de ma pseudo personnalité et tuer le grand personnage (log. 98). Si la naissance de la conscience du moi est nécessaire à un certain stade de la structuration de ma personnalité, il arrive un moment où continuer à s'identifier à celui-ci devient le pire des obstacles. Cet ego me vient de l'extérieur et je l'ai pris sans m'en rendre compte. La famille m'a conditionné à m'identifier au corps, à me croire limité alors que je suis illimité. Il me faut comprendre ce processus et ne pas brûler les étapes. Avant de tuer l'ego, il me faut « tuer le père » et récuser tout ce qui m'a été inculqué, toutes les surimpositions qui m'emprisonnent : *Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra se faire mon disciple* (log. 55, 101).

La vie est une suite d'épreuves. Tant que je m'accroche à mon petit moi, la souffrance est mon lot : *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve* (log. 58). Tant que je me complais dans

ma propre agitation, je suis décentré et ne peux trouver la paix à laquelle me convie Jésus : ... *cherchez un lieu pour vous dans le repos* (log. 60). Si prisonnier de la dualité, je reste divisé en moi-même, la montagne de l'ego continue de m'écraser. Le mental n'est pourtant pas difficile à pacifier : *Si deux font la paix entre eux dans cette même maison, ils diront à la montagne : déménage et elle s'éloignera* (log. 48). Le mental ne peut pas renoncer à lui-même et ce ne sont certainement pas les austérités et les pratiques religieuses qui vont y contribuer : *Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes* (log. 14). Le véritable renoncement n'a rien à voir avec la religion ni avec les pratiques extérieures. Elles ne font le plus souvent que renforcer la personne et m'illusionner encore davantage : *Celui qui renonce, alors qu'il n'est pas mûr pour le renoncement, forge simplement des chaînes nouvelles* (Ramana Maharshi). Je crois être un homme bon parce que j'ai donné l'aumône. Je crois plaire à Dieu parce que j'ai accompli des sacrifices. Je crois que le paradis peut s'acheter en abandonnant une partie de ma fortune. Le Royaume ne se marchande pas et c'est au monde qu'il me faut jeûner. C'est sa réalité qu'il me faut nier : *Si vous ne jeûnez pas au monde, vous ne trouverez pas le Royaume* (log. 27).

A aucun moment, Jésus ne me demande de renoncer au sens courant et physique du terme. Comment d'ailleurs pourrais-je renoncer à ce que je ne connais point. « Enrichissez-vous », semble au contraire dire Jésus et seulement alors pourrais je renoncer en connaissance de cause : *Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre* (log. 56) ; *Celui qui s'est fait riche, qu'il se fasse roi* (log. 81) ; *Celui qui a trouvé le monde... qu'il renonce au monde* (log. 110). Il me faut acquérir l'expérience qui me permettra de distinguer le véritable trésor, la perle authentique au milieu de la pacotille. Devenu un connaisseur, je pourrai rejeter sans hésiter ce qui est sans valeur pour saisir cela seul qui vaut la peine d'être saisi. Renoncer consiste à faire preuve de discrimination afin de ne m'attacher qu'à l'Un au milieu du multiple. Comme le pêcheur avisé du logion 8, je choisis le gros poisson au milieu de la friture. Comme le berger du logion 107, j'abandonne le troupeau, « la vile multitude », pour chercher le gros mouton, l'un. Je ne renonce à rien, sinon à ce qui est secondaire.

Le renonçant est celui qui ayant fait le deux un s'est unifié en l'Un : *Quand vous ferez le deux Un, ... alors vous irez dans le Royaume* (log. 22). Il est « monakhos » au sens étymologique du terme : ... *et debout, ils seront monakhos* (log. 16) ; *Heureux êtes-vous, monakhos, élus, parce que vous trouverez le Royaume* (log. 49). Ayant renoncé à tout, c'est dès lors à moi que tout revient et c'est grâce à ma non-action qu'autour de moi fructifie le Royaume. Je reçois enfin ce qui me revient : *Les anges viendront vers vous avec les prophètes et ils vous donneront ce qui est vôtre* (log. 88). Maître Eckhart connaissait-il ce logion ? On pourrait le croire, quand il décrit sa propre percée : *Là je reçois une impulsion qui doit m'emporter au-dessus de tous les anges. Dans cette impulsion, je reçois une richesse telle que Dieu ne peut pas me suffire selon tout ce qu'il est « Dieu » et selon toutes ses œuvres divines. En effet, le don que je reçois dans cette percée, c'est que moi et Dieu, nous sommes un* (Maître Eckhart, *Beati pauperes spiritu*, Sermons, Seuil, II, p.149).

Je suis l'élu du Père le Vivant, me dit Jésus (log. 50). Cette élection ne doit pas être confondue avec un quelconque élitisme. La Gnose ne requiert aucun diplôme. Le Royaume n'est pas à vendre, fût-ce aux prix de toutes les richesses de ce monde. L'interprétation des paroles du Maître ne relève d'aucune science. Qui puis-je, si rares sont ceux qui laissent en eux parler la voix du Soi ? Qui puis-je si la Gnose est inaccessible au plus grand nombre ? Le Royaume est à la portée de tous, ici et maintenant : ... *le Royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log. 113). Aussi douloureux soit-il, je suis bien obligé de faire ce constat : *Je les ai trouvés tous ivres... et mon âme a souffert pour les fils des hommes* (log. 28).

Le moi ne peut choisir le Soi. Seul le Soi élit le Soi, et je n'ai même pas l'impression d'avoir jamais eu le choix. On ne choisit pas de renoncer à quoi que ce soit, on y est contraint. Quelle est cette voix intérieure qui, enfant encore, m'interpellait ainsi : Qui suis-je ? Laquelle, sinon celle du Soi. Mais le Soi n'est-il pas en chacun et chacun n'a-t-il pas à tout moment la possibilité de l'écouter ? *Que celui qui a des oreilles entende*, ne cesse de répéter Jésus. Et cette oreille est d'abord intérieure : *Celui qui peut l'atteindre est élu par le Soi, qui lui dévoile sa nature propre* (Mundaka Upanishad 3-2-3; Katha Upanishad 2-2-3).

Nous voilà bien loin de l'enseignement religieux traditionnel dont nous sommes imprégnés et qui prône les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Jeûner au monde ne consiste nullement à me retrancher physiquement de celui-ci, nous dit Jésus. A quoi sert de vouloir fuir le monde si je le transporte dans mon mental : *Vous ne pouvez pas renoncer. Vous pouvez quitter votre foyer, plonger votre famille dans le trouble, mais les attaches sont dans le mental et elles ne vous quitteront pas tant que vous ne connaîtrez pas votre mental de fond en comble. Le premier pas d'abord : connaissez-vous vous-même, le reste suivra* (Nisargadatta, Je suis, Les Deux Océans, p. 41 ).

A vouloir faire l'ange, je risque fort de faire la bête. La proie privilégiée de Maya, l'illusion cosmique, ce sont précisément tous ceux dont le renoncement n'est qu'extérieur: *Je pourchasse les sages et charme les insensés !* (Kabir). Une pratique exotérique n'est rien d'autre qu'une imitation superficielle. Et imiter la lettre n'a jamais permis de saisir l'esprit. Y a-t-il meilleur imitateur que ce singe, le mental ? L'hindouisme, plus peut-être encore que le christianisme, a porté à l'excès cet exhibitionnisme spirituel qui nous rabaisse au rang de l'animal. Tant il est vrai que les aberrations du mental n'ont pas de limites :

*Si on devient parfait en se tondant le crâne,  
Le mouton est sauvé et nul n'est égaré!  
Et s'il suffit de garder sa semence  
Alors pourquoi l'eunuque ne serait-il pas sauvé ?* (Kabir)

Mettant fait riche, je me suis fait roi. Devenu roi, j'ai renoncé à tout. Ayant perdu le deux, j'ai trouvé l'Un. Qu'ai je donc perdu en vérité ? Le gnostique n'a jamais rien à perdre. J'ai perdu l'éphémère pour trouver l'éternel. J'ai perdu le secondaire pour trouver l'essentiel. A quoi puis-je renoncer puisque tout Lui appartient ? Puisque désormais tout M'appartient ? Le moi ne peut rien posséder. Le tout appartient au Tout. De Moi tout est venu et à Moi tout revient :

*Je suis le Tout.  
Le Tout est sorti de moi,  
et le Tout est parvenu à moi.*

(log. 77)

*Je suis en tout, tout est en Moi.  
Je suis : nul n'existe hors de Moi.*

(Kabir)

Je ne suis pas Dieu. Je suis plus que Dieu. Dieu est le dernier concept, l'ultime obstacle sur la voie qui me mène à l'Absolu, c'est-à-dire à Moi-même. Dieu en tant que principe créateur relève de la manifestation : *...donnez à Dieu ce qui est à Dieu* (log. 100). Il est donc né alors que je suis non-né et non-créé. En ce sens, renoncement est synonyme de décréation, de

passage par-delà la création. Dieu en tant que concept relève de la forme. Or je suis non-pensée, par delà toutes les formes grossières, subtiles et invisibles : ...et ce qui est à moi, donnez-le-moi. Le renoncement implique transformation, passage par-delà la forme :

*Dans la percée où je suis libéré de ma propre volonté et de la volonté de Dieu et de toutes ses œuvres et de Dieu lui-même, je suis au-dessus de toutes les créatures et je ne suis ni « Dieu » ni créature, mais je suis plutôt ce que j'étais et ce que je dois rester maintenant et à jamais.*

(Maître Eckhart, Beati pauperes spiritu..., Sermons, Seuil, II, p. 149)

*Le dernier flet ce sont les Ecritures saintes. Dieu est le dernier obstacle. Quand vous renoncez à tout, alors vous êtes libre. Libre de Dieu, libre des Saintes Ecritures, libre du samsâra.*

(Poonja, Le réveil du lion, Editions du Relié, p. 84)

Je me croyais esclave alors que je suis roi. Je me croyais créature alors que je suis la source de tous les dieux. Je croyais avoir été façonné dans la boue et l'argile par quelque divinité extérieure, alors que je suis l'auteur de toutes choses et de Dieu même. Je suis ma propre autorité et nul ne saurait désormais l'usurper. C'est à Moi que rend hommage toute la création et Dieu lui-même. N'ai je pas tout inventé de ma propre imagination ?

*Le mental de Kabir est pur comme l'eau du Gange,  
Et Dieu court après lui en criant : « Kabir ! O Kabir ! » (Kabir)*

Le samsâra n'était donc rien d'autre qu'une perte d'identité. Dans le grand jeu de mon occultation je me suis identifié à tout ce qui n'est pas Moi. Je me suis pris pour cette personne, ce corps et ce mental. Telle est ma seule et unique maladie, ma pathologie selon Nisargadatta. Je me suis laissé aller à la course effrénée de mes propres désirs. Or la nature du désir est de reposer sur un manque que rien ne peut combler, même pas sa propre satisfaction. Etre la proie du désir, c'est toujours vouloir plus. Un désir entraîne mille autres désirs. Et c'est à ce jeu là que je me suis laissé prendre. Est-il si difficile que cela d'y mettre fin ? *Se contenter de son sort, voilà le contrepoison (Kabir)*. Dès lors que je sais que je suis libre de tout cela, ce jeu ne peut plus avoir de prise sur moi. Renoncer, c'est cesser de s'identifier à des apparences pour retrouver sa véritable Identité. C'est perdre son masque et laisser paraître son visage originel et sans image : *Les gens se sentent libres de dire « Je suis lié, je souffre, je suis malheureux ». Personne ne dit : « Je suis libre ! Je suis éternel ! » A qui la faute ? Quoi que vous disiez, quoi que vous pensiez, cela se produira. Cela s'accomplira maintenant ou demain. Si vous pensez « Je suis libre », alors vous êtes libre (Poonja. Le réveil du lion, p. 51).*

Le gnostique n'est pas à l'aise dans ce monde. Sa souffrance est une souffrance existentielle et c'est en cela qu'elle est invivable, car elle est celle de la séparation. Celui qui souffre est amené à chercher, sans trop savoir au début ce qu'il cherche. Il a besoin de transcendance car il lui manque l'essentiel. Il éprouve une profonde nostalgie sans se douter que celle-ci n'est autre que celle de l'Origine :

*Les jours où vous voyez votre forme,  
vous vous réjouissez.  
Mais lorsque vous verrez vos Images  
qui au commencement étaient en vous,*



*qui ne meurent ni ne se manifestent,  
ô combien supporterez-vous ! (log. 84)*

J'ai fait un rêve, un mauvais rêve, un vrai cauchemar. Je m'y suis impliqué parce que je ne savais pas que j'en étais l'auteur, le seul auteur. Ayant tissé un songe je m'y suis empêtré comme dans un véritable filet. J'ai inventé le temps et dans le temps de mon rêve des milliers d'images ont défilé. La machine est devenue tellement puissante qu'elle semble s'être emballée d'elle-même. Y a-t-il encore un pilote dans l'avion ? Un réalisateur de ce film insensé ? Moi-même, je me suis pris pour une image et j'ai souffert du sort d'autres images. J'ai cru au mal ou au bien qu'elles ont pu me faire. Je les ai adorées et je les ai maudites. Je les ai suppliées et je les ai aimées. Ces images irréelles, je les ai prises pour la réalité. J'ai tenté d'améliorer ce rêve. En vain, car le rêve est resté un rêve. J'ai imploré quelque dieu de venir s'incarner pour sauver l'humanité. Mais comment le rêveur pourrait-il s'incarner dans un rêve ? Et quelle humanité pourrait-elle être sauvée ? Si l'on ne peut sauver un rêve, on peut par contre s'en éveiller. Cette hallucination est devenue ma prison et il me fallait en sortir. A quoi sert de changer la prison alors qu'il est possible de la détruire ? Une cage dorée reste toujours une cage. J'ai compris que seul l'Être pourrait combler mon mal d'être, qu'il fallait cesser de me croire quelqu'un pour être l'Un, de me croire simple vague pour redevenir l'océan. J'ai démonté ce mécanisme et refait à l'envers le chemin de mon rêve. J'ai scié les barreaux de ma cellule et me suis échappé par la corde du renoncement. Par chance, j'ai tiré sur le bon fil et le tissu du rêve s'est effiloché d'un seul coup. Brusquement je me suis réveillé et toutes les images se sont dissipées. Ebloui, je n'ai plus rien vu et me suis aperçu que j'étais le voyant. Je me suis retrouvé comme avant sans le moindre changement. Il n'est resté que Moi et la lumière est redevenue lumière :

*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière. (log. 83)*

Dire que depuis l'origine aucune chose n'est et qu'en conséquence il n'y avait rien à quoi renoncer ! Dire que je n'avais rien à perdre que mon imaginaire !

Yves



## A PROPOS DU COPTE :

### A la recherche du Trésor caché

*Que celui qui cherche ne cesse de chercher .*

Dans cet esprit, j'ai entrepris d'apprendre le copte afin d'être plus proche encore de l'Evangile selon Thomas car *celui qui est près de Moi est près de la flamme.*

Deux années passées à suivre les cours de l'Ecole du Louvre et de l'Ecole des Langues et Civilisations de l'Orient Ancien m'ont permis de commencer à « entendre » le texte de l'original copte.

« Entendre » est l'essentiel, et non pas « comprendre », tant il est à craindre que, dans tout effort de compréhension, ne vienne s'insinuer le mental. Il suffit simplement *que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.*

L'Evangile selon Thomas est d'abord, selon moi ; un message de l'Absolu qui a été consigné en copte au quatrième siècle puis enfermé, avec d'autres textes, dans une jarre scellée enfouie dans une grotte de Haute-Egypte pour n'être découvert que seize siècles plus tard.

S'il s'agit bien d'un message de l'Absolu, chaque mot copte de l'Evangile selon Thomas ne peut avoir qu'un sens et un seul. Si nous souhaitons « entendre » au mieux ce message, il nous faut alors nous efforcer de choisir pour chaque mot, chaque racine, chaque forme grammaticale du texte copte, un seul mot, une seule racine, une seule forme grammaticale dans notre langue afin que l'ensemble de l'Evangile résonne à nos oreilles comme il devait résonner aux oreilles de son transcritteur copte.

En nous attachant ainsi à restituer toutes les nuances du texte copte sans en ajouter aucune, nous aurons contribué à faire que nos oreilles entendent ce message ; même si cela ne contribue pas toujours à notre compréhension du message.

En effet, que notre mental comprenne parfaitement ce message importe peu. Pourrions-nous d'ailleurs jamais un jour le comprendre ? Sûrement pas en totalité puisque le mental est inapte à comprendre les messages de l'Absolu.

Du moins, en procédant ainsi, aurons-nous contribué à éliminer quelques-unes des interprétations ou spéculations que le mental nous propose à tout instant afin de nous donner l'illusion que l'Absolu est à sa portée.

Le choix du mot de notre langue correspondant à un mot du texte copte est bien entendu perfectible, à condition que tout mot du texte copte soit traduit, en tout endroit de l'Evangile selon Thomas où il apparaît, par un même mot de notre langue et que nous n'hésitions pas, pour ce faire, à choisir un mot non littéraire car un message de l'Absolu est bien autre chose que de la littérature.

Dans un an, lorsque sera terminé ce cycle de trois années d'apprentissage de la langue copte, nous serons peut-être à même de saisir toutes les nuances de l'original copte de l'Evangile selon Thomas, et nous pourrions alors faire ensemble de tels choix.

Cependant, d'ores et déjà, certaines nuances apparaissent tels les détails d'un relief enfoui sous la terre, sous le pinceau de l'archéologue ; et des concordances se révèlent créant de nouvelles résonances entre les logia de l'Evangile.

Ces nuances et concordances nouvelles ont été présentées, à Marsanne, lors de la rencontre de Mars 1999. En voici quelques-unes.

## « Se faire »

Cette expression suscite la méfiance chez un gnostique. En effet, elle implique une possibilité de transformation volontaire bien éloignée de la recommandation de Jésus : *Soyez passants*.

Néanmoins, nous retrouvons cette expression « se faire » en maints endroits de la traduction actuelle de l'Evangile :

- au logion 4 verset 6 (*parce que beaucoup de premiers se feront derniers*),
- au logion 12-verset 3 (*qui se fera grand sur nous ?*),
- au logion 22-verset 15 (*pour que le mâle ne se fasse pas mâle*),
- au logion 22-verset 16 (*et que la femelle ne se fasse pas femelle*),
- aux logia 55 verset 3 et 101 versets 3 et 6 (*ne pourra se faire mon disciple*),
- au logion 81 verset 2 (*celui qui s'est fait riche*),
- au logion 110 verset 3 (*et s'est fait riche*) et
- au logion 114 verset 9 (*car toute femme qui se fera mâle*).

Or, ce n'est qu'en ce dernier logion de l'Evangile selon Thomas qu'on trouve la seule forme copte appropriée pour dire « se faire » comme si la seule possibilité de transformation volontaire que concède Jésus est qu'une « femme se fasse mâle », c'est à dire qu'elle « fasse le deux Un ».

### Le problème du « mal »

Le problème du mal hante les religions dualistes alors que, nous le savons, la distinction entre bien et mal résulte, au mieux, de la nécessité pour les sociétés de se protéger et, au pire, du besoin constant qu'a toujours le mental de diviser.

Dans la traduction actuelle de l'Evangile, le « mal » apparaît au logion 14 verset 7 (*vous ferez du mal à vos Esprits*), et le « mauvais » apparaît au logion 45 versets 6 à 11 (un homme mauvais (1) produit du mauvais (2) du trésor mauvais (3) qui est dans son coeur et il dit des choses mauvaises (4) car de l'abondance du coeur il produit du mauvais (5)).

Ainsi, la même racine « mal/mauvais » est utilisée dans la traduction actuelle de l'Evangile pour traduire trois racines coptes distinctes :

- la racine d'origine grecque « *kcrkon / kakos* » qui apparaît au logion 14-verset 7 (*vous ferez du mal à vos Esprits*) et à la première citation du logion 45 (« un homme mauvais »), et est proche du mot copte d'origine égyptienne « *kaké* » qui signifie « obscurité »,
- le mot d'origine grecque *ponêron* qui apparaît au deuxième (« produit du mauvais »), quatrième (« dit des choses mauvaises ») et cinquième (« il produit du mauvais ») citations du logion 45, et signifie « méchancetés » et
- le mot d'origine égyptienne « *hoou* » qui apparaît à la troisième citation du logion 45 (« du trésor mauvais ») et signifie effectivement « mauvais ».

La traduction actuelle gomme ainsi des nuances importantes et cache le fait que seul peut être réellement mauvais le « trésor qui est dans le coeur ». Le « mal fait à l'Esprit » et « l'homme mauvais » ressortent plutôt de l'obscurité; quant au « mauvais » produit, ou dit, par cet homme, ce sont simplement des méchancetés. Il n'y a donc pas de malédiction du mal. Tout vient « du trésor mauvais qui est dans le coeur » alimenté par les tourments affectifs du mental.

### Le mouvement de la montagne

Au logion 35 verset 6 (« alors il bouleversera sa maison »), le verbe copte « *pôdnébol* », est traduit par « bouleverser ».

Ce verbe « *pôdnéébol* » se retrouve aux logia 48-verset .5 (« éloigne-toi ») et 106-verset 5 (« montagne, éloigne-toi ») où il est traduit par « s'éloigner ». L'injonction faite à la montagne n'est donc pas celle d'un simple « éloignement » puisqu'elle est de l'ordre du « bouleversement ».

Par contre, le résultat de l'injonction ; lui, est plus modeste car il n'est exprimé que par le verbe « *pôdné* » qui se retrouve aux logia 48-verset 6 (« et elle s'éloignera ») et 106-verset 6 (« elle s'éloignera ») et signifie « se déplacer ».

### La clémence de Jésus

Le mot copte « *chrêstos* » apparaît en deux endroits de l'Evangile selon Thomas :

- au logion 65-verset 2 (« un homme fortuné avait une vigne ») où il est traduit par « fortuné » et
- au logion 90-verset 3 (« parce que mon joug est bon ») où il est traduit par « bon »

« *Khrêstos* » se traduit plutôt par « clément », traduction que justifie la suite du logion 65.

Ainsi, Jésus est aussi clément que l'homme du logion 65 qui envoya son fils à la mort ; « que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

### Le percement du puits

Le verbe/nom copte « *djôté* » apparaît en deux endroits de l'Evangile selon Thomas :

- au logion 74-verset 2 (« Maître, il y en a beaucoup autour du puits ») où il est traduit par « puits » et
- au logion 98-verset 5 (« et transperça le mur ») où il est traduit par « transpercer ».

Ainsi, le trou du « puits » du logion 74 autour duquel beaucoup se tiennent sans oser y descendre est-il aussi difficile à percer que le « mur » de la maison de l'homme qui, au logion 98; « voulait tuer un grand personnage » !

### L'argile n'est pas sale

La traduction actuelle des versets 3 et 4 du logion 93 dit : « Ne jetez pas les perles aux pourceaux de peur qu'ils n'en fassent des saletés ». « Saletés » traduit le mot copte « *ladjté* » ; or « *ladjté* » signifie simplement quelque chose comme « argile », matière qui n'a rien, a priori, de sale.

Il vaudrait donc mieux traduire ces versets par : « Ne jetez pas les perles aux pourceaux de peur qu'ils n'en fassent de la boue ».

Les « pourceaux », ceux qui se moquent d'accéder à la gnose, ne sont pas de méchants hommes, ils sont simplement incapables d'entendre qu'ils tiennent des perles entre leurs pattes et, maladroitement, petits cochons qu'ils sont, ils en font de la boue ; il n'y a pas de mauvaise intention dans leur maladresse, il n'y a que de l'ignorance.

Ce dernier exemple montre combien il est facile de se laisser aller à des interprétations dualistes et combien il nous faudra, dans un an, de rigueur pour nous en préserver.

ⲛⲉⲭⲉⲓⲧⲭⲉ

ⲥⲱⲛⲉⲉⲧⲉⲧⲛ̅ⲣ̅ⲛⲁⲣⲁⲓⲉ

Michel DACHERY

# LA GNOSE AU QUOTIDIEN

## Du rêve à l'éveil

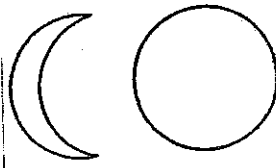
Ma félicité tient à la vie que féconde et engendre ma lumière. Tout sort de ma lumière, tout y retourne. Je vis le flux et le reflux dans la lumière; nullement distinct de moi, je le vis sans avoir à traverser le voile des images. La manifestation ne me distrait pas de ma révélation pour la bonne raison que les ténèbres sont sans opacité à mes yeux. Elles ne se voient pas non plus ténèbres, mais chez elles c'est par défaut de vision : elles privilégient l'image et lui donnent une réalité qui empêche justement de voir la lumière et de passer du rêve à l'éveil.

Cette vue inversée s'exerce dans un espace-temps où les hommes cherchent à se situer et à inclure ce qui fait l'objet de leurs acquisitions et de leurs interprétations. Heureusement tout naît tout change et tout meurt dans cet espace-temps, ce qui évite l'amoncellement et l'asphyxie mais non l'encombrement d'un avoir paralysant.

Rien de tel dans la libre circulation de la lumière. Tout se passe dans la transparence ; les images sont dissoutes dans ma clarté. Le non-temps ignore le temps ; le passé et le futur n'interfèrent pas sur lui pas plus que les acquisitions qu'ils permettent. Je les vois certes, mais comme on voit un mirage.

Ce qui est en jeu, c'est ma reconnaissance dans la conscience que j'acquiers de moi-même grâce à certains êtres que je marque de mon sceau et que je tire à moi parce qu'ils ont gardé la nostalgie de ma conscience originelle au point d'abandonner délibérément leur pseudo-conscience personnelle, passant ainsi du rêve à l'éveil. La lucidité de ces êtres m'offre justement l'occasion, par cette rencontre foudroyante, de la vision de ma nature véritable. Grâce à eux, je me vois ce que je suis. Il n'y a plus d'écran entre la lumière et les ténèbres, tout est lumière, je suis lumière, lumière-source - de - vie. La vie se donne et se reçoit dans la félicité. La félicité se déploie dans l'ouvert attentive à accueillir la prodigalité du Vivant.

Emile Gillibert  
(08 - 1991)



Chandra

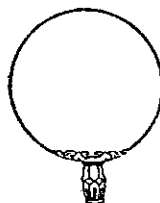
L'Absolu ne peut pas être un objet.  
Il ne peut vulgairement se perdre  
dans une aussi mauvaise relation.  
Il ne peut être que l'ultime et bon Sujet.  
Tout se passe en lui.  
Tout est son prolongement.  
En dehors de lui, il n'existe rien.

Roger Quesnoy

J'ai besoin d'air, d'eau, de nourriture, de sommeil, de contact, de reconnaissance, de satisfaction des sens, de lumière du jour, de voix attentionnée, de chaleur de peau, de climat bienveillant, de douceur, de vivacité, d'enthousiasme, de couleur, de contraste, de mouvement, de repos, d'isolement, d'entourage, de rêve, d'autorité sur le rêve, de liberté d'expression, d'user de l'expression, de congédier ce qui cherche à soumettre, de soumission au Père, d'accepter ce qui est, de savoir qui je suis et ce que je ne suis pas, de me désolidariser des mouvements de la pensée, de célébrer l'Etre unique qui dit « je » dans tous les corps mais qui se sait unique dans celui-ci, de chanter l'Absolu qui précède cet Etre et dont rien ne peut rendre compte.

J'ai besoin de beauté, de goûter l'essence à l'aide des sens élevés par l'attention à la Présence qui s'étend sur la terre et que les hommes ne voient pas. La beauté balise le chemin du retour au Père, avec ce qui est bon. L'orientation exclusive, ferme et déterminée vers la source absolue est un chemin tout aussi bon que beau. L'expression de l'artiste incite et favorise l'appréhension du soi par l'être tendu vers son origine. J'aime le regard amoureux, le regard enfantin, le regard animal. J'aime le fruit de la création motivé par le beau et le grand intérieur, la pureté et la perfection du chant, du trait. La lumière du jour est une merveille, je l'affirme, faite pour fonctionner par l'œil de l'homme. La lumière du Père, dont procède la beauté, anime ce qui paraissait mort, fait scintiller le Soi en toute chose, illumine le monde entier, par le corps préparé qui en est l'occasion. Elle cherche à se dire, elle aime se dire, elle se reconnaît, emportant tout avec elle. Ami courageux, dis avec moi « Je suis l'Un » pour qu'il n'y ait plus ni toi, ni moi.

Christian



*Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.*

Charles Baudelaire

A Vassili Kandinsky.

L'annonce faite à la femme qu'à l'issue de l'amour, elle enfantera dans la douleur marquant l'avènement de la conscience existentielle.

Ce point, partant duquel toute entreprise humaine, tôt ou tard, se traduira par un arrachement.

Et une angoisse, face au futur inévitablement perdu d'avance !

Un manque, à la mesure évidente du désir qui ne se tarit pas plus qu'il ne s'éteint.

Voilà ce que révèle d'abord la toile vierge du peintre.

Au même titre que le désert, jusqu'à l'instant où source en jaillit, qui ne nie pas lui appartenir.

Jacques

Les rêves ont la vie dure, ce qui d'ailleurs est très bien, car lorsqu'ils disparaissent, quelle paix !

Les dernières années, je communiquais avec Emile sans mots et hors du temps. Plus précisément, nos bavardages, profonds ou légers, m'apparaissaient comme un jeu sans importance : mon attention stable et ferme se tenait au niveau de la présence sans distinction. Je savais qu'il savait, et qu'il savait que je savais, lui et moi mouraient doucement, pudiquement, et Je demeurais. Plus aucun obstacle ne résistait à l'extinction. Lors de sa disparition, je ne pus être profondément affecté. Il ne pouvait plus me quitter. Il ne saurait aujourd'hui susciter une quelconque nostalgie ; il était au présent, et son évocation ne peut qu'instaurer le présent. Il est tout aussi fondé de parler aujourd'hui de lui au passé qu'au présent : dans le premier cas, je parle de l'homme admirable qu'il fut, dans le second, de Celui qu'il est éternellement. Dans le deuxième cas, je parle de l'Unique, je parle du Solitaire, je parle de moi. Dans la révélation, l'homme éveillé qui a montré le chemin cesse de représenter quoi que ce soit. La gémellité fait qu'il est reconnu tel qu'il est, hors représentation. S'il continue de représenter quelque chose, c'est que mon mental intervient dans un domaine où il n'a pas à le faire, en interposant des idées provenant de l'acquis sur ce qu'est un éveillé. Les idées sur ce qu'est un éveillé sont toutes fausses. Grassement nourries lors de la recherche, elles doivent toutes être tranchées. Je suis issu de la Réalité sans rien, vide et nu, et ce n'est que tel que je peux la réintégrer.

Christian



### COURRIER

... vous trouverez ci-joint une copie de la lettre que j'avais adressée en décembre dernier au rédacteur en Chef de la revue HISTORIA, suite au numéro spécial, au demeurant partial, consacré aux Evangiles, à leur véracité, lettre qui n'a malheureusement pas été publiée à ma connaissance...

*Monsieur le Rédacteur en Chef,*

*Je regrette que votre numéro sur les origines du christianisme n'accorde que si peu de crédit à l'Evangile selon Thomas. Ce document que vous qualifiez page 82 de « pseudo Evangile » n'a droit qu'à un tout petit encart page 80.*

*Pourtant, bien avant 1945, trois autres fragments de ce même Evangile avaient été découverts : l'un en 1897 et deux autres en 1903 mais en langue grecque, cette fois, et dans une autre partie de l'Egypte : la région d'Oxyrhynque, tendant à prouver que ce même recueil des paroles de Jésus a été beaucoup plus répandu en Orient que ce qui est dit dans HISTORIA.*

*Par ailleurs, vous citez deux auteurs américains comme représentatifs de deux courants critiques, faisant l'impasse sur toutes les recherches menées en France depuis celles de Jean Doresse en 1959, puis H.C. Puech autour des années 1960 jusqu'aux investigations plus récentes menées par plusieurs chercheurs qui, regroupés autour d'Emile Gillibert ont élaboré sur Nag Hammadi, à l'instar de Herschël Shanks et Tov sur Qumrân, de véritables investigations scientifiques ; chaque logion a été analysé et comparé avec chacun des textes correspondants des canoniques et des autres textes gnostiques, prouvant l'antériorité de Thomas sur les Canoniques et montrant comment l'Eglise naissante, sous l'influence notable de Paul aurait progressivement détourné le message initial :*

- *l'avènement du « Royaume intérieur » se transforme en Résurrection*
- *Jésus devient le Messie annoncé par l'A.T., etc...*

*Cette thèse n'aurait-elle pas mérité de figurer dans votre enquête ?  
Votre bibliographie elle-même est très restrictive : 5 éditions françaises de cet  
Evangile (excusez du peu !) et vous n'en faites pas mention, ni les études de C.H. Puech  
(Professeur au Collège de France), rien sur l'ensemble de l'œuvre d'Emile Gillibert (huit  
ouvrages publiés depuis 1974, dont certains réédités).*

*L'intérêt du sujet est tel que vous pourriez y consacrer un nouveau numéro plus axé  
sur l'Histoire de la Gnose et sur ses relations avec l'église depuis le début du christianisme.  
L'Occident chrétien avec l'essor grandissant du bouddhisme n'est-il pas en train de  
s'orienter vers un renouveau du courant gnostique ?*

G. P. (Paris, 10 avril 1999)



## **A propos des derniers entretiens de NISARGADATTA MAHARAJ**

Le dernier recueil des enregistrements de NISARGADATTA s'intitule "CONSCIENCE ET ABSOLU". On ne saurait trouver meilleur titre pour résumer l'ultime effort du Maharaj pour nous faire distinguer le temporaire donc l'imaginaire du permanent donc du Réel.

Le Maître est à quatre mois de quitter le monde relatif :  
*Les docteurs ont établi que ce corps a le cancer. Qui d'autres que moi pourrait éprouver  
autant de joie après une telle nouvelle ?*

Cette échéance très proche n'entame en rien sa sérénité mais sa proximité lui fait exiger de ses interlocuteurs une attention encore accrue. Il veut des âmes de feu et des intelligences soumises parce qu'inefficaces. Seule la soif, la rigueur, l'exigence de ses ultimes visiteurs mobilisent ses dernières forces. Les autres, ceux qu'Emile appelait "les touristes de la spiritualité" sont invités à quitter les lieux séance tenante.

Aussi loin que je remonte dans mon enfance et ensuite dans mon errance spirituelle jusqu'à la découverte, vers quarante ans, dans THOMAS des vraies paroles du Maître, j'ai toujours su que je jouais ma peau, qu'il s'agissait littéralement d'une question de vie ou de mort : la réalisation, c'est à dire la vie ou à nouveau la roue de Shiva !

C'est sans doute pour cela que ce petit recueil rebondit si puissamment dans ma réflexion quotidienne, qu'il ne me quitte plus et qu'il s'annote, se souligne et se surligne tous les jours un peu plus !...

Ce sentiment de l'urgence qui m'a toujours habité trouve ici un écho majeur, sévère, sans faux fuyant. Qu'importent les univers si je ne reprends pas possession de moi-même !

Comme le maître parmi les maîtres, Maharaj insiste sur la seule voie : le retour à l'origine : *Une fois qu'on sait ce qu'est le temporaire et ce qu'est l'état d'origine, on n'a plus besoin de rien.*

JESUS a dit :  
*car là où est le commencement ,  
là sera la fin.*



*Heureux celui qui se tiendra dans le commencement ,  
et il connaîtra la fin,  
et il ne goûtera pas de la mort.*

Les similitudes avec ce JÉSUS que Maharaj n'a jamais lu sont confondantes. Preuve s'il en était besoin que l'Éveil est affaire d'expérience, uniquement d'expérience et n'a rien avoir avec la langue, la culture, l'époque, la glose et autres philosophie et religion qui en regard de la Réalité sont marqués du sceau du néant, à commencer évidemment par la personne.

Maharaj : *En tant que Jnani je vous le dis, rien n'est réel. C'est une pièce jouée par votre conscience, et votre conscience vient du corps sustenté par la nourriture.*

Visiteur : *Je rends grâce à mon corps qui m'a amené ici.*

Maharaj : *Vous êtes venu ici juste pour vous suicider.*

JESUS a dit :  
*Il dégaina l'épée dans sa maison  
et transperça le mur  
afin de savoir si sa main serait sûre.  
Alors il tua le grand personnage.*

Affirmation à laquelle Maître ECKHART donne sa propre résonance : *À qui renoncerait absolument rien qu'un instant, tout serait donné.*

L'inépuisable "Épître sur l'Unicité Absolue" y fait clairement écho lorsque BALYANI nous rappelle le hadith : *Mourrez avant de mourir, c'est à dire connaissez-vous, vous-même, avant de mourir.*

Le Maharaj balaye résolument et ce jusqu'à l'agressivité les concepts et leur mère l'intelligence.

Comment ne pas entendre la mise en garde d'Abd el Kader :  
*Oh moi ! Qui suis-je si je ne suis Toi ?  
Oh toi ! Qui es-tu donc si tu n'es Moi ?  
Quelle est votre pensée ? Vous dites : « Adore Dieu ! Sois serviteur ! »  
Vous affirmez une pluralité ; dès lors, nos  
intelligences humaines sont impuissantes.*

L'intelligence étant ramenée à son rôle d'outil pour oeuvrer dans l'espace temps à gagner notre vie, ce qu'il nous incite à faire avec courage et constance :

*Vous avez des choses à faire, faites-les de bon coeur.*

Il prévient le chercheur sincère :

*Ce que vous entendez doit vous percer comme une flèche.*

Les jours qui nous séparent du départ du Maharaj filent comme les pages du livre. L'urgence est totale, elle ne doit plus nous quitter. Pour combien de temps encore les paroles de vie vont-elles sortir de cette bouche mortelle ?

*Si ce gnostique te dit : « Je suis Allah ! » (Ana-Llah), accepte cela de lui, car c'est Allah, et non lui, qui dit « Je ». (Balyani)*

Dernier piège de l'ego. Retarder l'échéance. Rester la proie des pudeurs hypocrites de l'être illusoire. Non ! C'est fait !

Cette conscience est une sorte d'alambic où je révèle le Soi.

*mais si l'esprit a été à cause du corps,  
c'est une merveille de merveilles. (log. 29)*

Il faut faire vite, très vite, retrouver l'Origine, le Réel, le Soi, ma vraie nature au-delà des brumes du monde empirique, de la personne qui passe et n'est donc pas réelle. Ce qui est mortel ne peut devenir immortel et ce qui est immortel ne peut devenir mortel. Que sont donc vos paradis qui garderont éternellement ces personnes mortelles, paraît-il ressuscitées ?

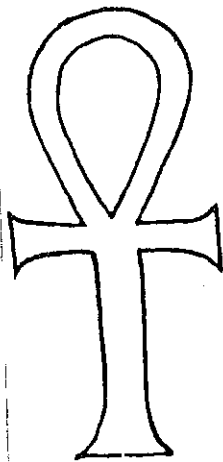
Il me faut m'installer définitivement dans le "Je suis l'Absolu". Il faut faire vite, très vite, ici, maintenant. Nul ne viendra à mon secours si ce n'est moi-même. Il faut faire vite, très vite, avant l'autodestruction de cette conscience.

C'est fait ! Et je m'immerge dans le verbe de Maharaj. Je suis son verbe. L'urgence est abolie. Le temps a disparu ! De toute éternité, Je suis dans une félicité totale, absolue. Je suis lumière infinie. Un océan sans rivage de connaissance totale, d'amour infini. Je suis dans la béatitude prodigieuse de moi-même. Il n'y a que Moi. Unicité absolue.

Je suis un bloc insécable de connaissance globale, d'amour infini. Inqualifié, inqualifiable, je suis Lumière, pure Lumière.

La gueule du temps a relâché ses mâchoires. Elles étaient sans dents !... et le serpent n'était qu'une corde... L'énorme vague de ma Réalité, en un instant, submerge tout, efface l'illusion, maya n'est plus, maya n'a jamais été. Stable, parfait, infini, sans avant, sans après, je suis évident à moi-même. Pure essence, pure conscience, pure félicité, JE SUIS.

Pure lumière, je suis l'unique Réalité. Je suis JÉSUS, je suis Emile, je suis Maharaj, je suis Cakya-muni, je suis Claude, je suis Abd el Kader, je suis Shankara... Je suis UN. Il n'y a que moi.



*Ankh, la clé de la vie et de la mort.*

*Cela est plénitude  
Ceci est plénitude.  
La plénitude est tirée de sa plénitude :  
Ce qui subsiste est plénitude !*

Plus de mots.

Le Même

## **Sri Poonja - The Truth Is.**

(« La Vérité Est »)

Très peu de gens ont goûté ce vin.

*Voyez ! Maintenant il se délecte ! Il avale le doux nectar. Il est très proche de sa Bien-Aimée. Il se trouve à deux ou trois centimètres des lèvres de sa Bien-Aimée... Parce qu'il s'agit d'un jeune homme, j'utilise ce genre de métaphores (rires) ; les métaphores classiques des Upanishads seraient moins convaincantes pour quelqu'un de son âge. (p 186)*

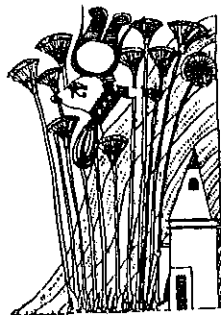
*La peur se manifeste parce que vous ne voulez pas vous rapprocher de votre Ami, de votre Bien-Aimé. Si vous touchez le Soi vous deviendrez immortelle. Le seul fait de regarder ce nectar vous rendra immortelle. (p 160)*

*On admet généralement que le Scotch est la meilleure boisson enivrante, mais son effet ne dure pas plus de trois heures et il fait des ravages dans votre portefeuille... Vous devez à tout prix mettre la main sur une marque exceptionnelle, le breuvage dont il suffirait de boire une goutte pour en profiter la vie durant... Très peu de gens ont goûté ce vin... Restez tranquille et vous éprouverez cette ivresse. Restez tranquille, tout simplement.*

*Si votre griserie dépend de quelqu'un d'autre, vous avez la berlue, vous vous abusez vous-même. Nulle part vous ne trouverez un enchantement appréciable, sauf en le puisant à la source de votre Soi. Personne ne vous apportera le Bonheur, personne ne vous donnera la Paix. Puisez en vous-même. Seul un esprit confus peut penser que le bonheur se trouve quelque part ailleurs. Cet Amour et cette Beauté vont s'éveiller en vous, si vous êtes Calme, Maintenant. Alors Tout vous sera donné... On dirait que vous y avez goûté ! Sinon vous ne seriez pas aussi rayonnante ! (rires) (p 92)*

*Le Silence est le vin qui vous enivrera pour toujours. Dans ce Silence vous Connaissez et Aimez tous les Etres. Avec un vin comme CELA vous pouvez boire partout et en buvant vous n'arriverez plus à parler. Maintenez l'expérience, abandonnez-vous à ELLE. (p 256)*

Jean Couvrin



Les amulettes  
jalonnent  
les épreuves  
psychologiques

# BIBLIOGRAPHIE

FERNANDO PESSOA , LE LIVRE DE L'INTRANQUILITE de Bernardo Soares, traduit du portugais par Françoise Laye, Christian BOURGOIS EDITEUR, 1988.

Au début de ce siècle, Fernando Pessoa a pris une série de notes destinées à un ouvrage qu'il envisageait d'intituler *Livro do desassossego*, en l'attribuant à un certain Bernardo Soares, humble employé de bureau, écrivain à ses heures, lecteur et admirateur de la revue *Orpheu*, fondée par Pessoa lui-même en 1915. Entassées pour la plupart en désordre dans la célèbre malle des inédits, ces notes n'ont été éditées et regroupées qu'un demi-siècle après la mort de l'auteur. Nous ne savons pas sous quelle forme ce dernier envisageait de les publier. Ce qui est certain, c'est que cet ouvrage témoigne d'une intense quête intérieure, comparable à celle d'un Rainer Maria Rilke : *J'apprends à voir. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais tout pénètre plus profondément en moi, sans s'arrêter à l'endroit où d'ordinaire tout s'achevait. J'ai un intérieur, que j'ignorais. Tout y entre désormais...* (Carnets de Malte Laurids Brigge, OEuvres en prose, La Pléiade, Gallimard, p. 436). Ce qui est certain également c'est que les accents gnostiques de ces fragments ont retenu l'attention d'Emile, qui en a souligné maints passages dans l'exemplaire à sa disposition. En voici quelques extraits :

*Nous sommes faits de mort. Cette chose que nous considérons comme étant la vie, c'est le sommeil de la vie réelle, la mort de ce que nous sommes véritablement. Les morts naissent, ils ne meurent pas. Les deux mondes, pour nous, sont intervertis...* (p.12).

\*

*Il n'y a qu'un présent immobile, encerclé d'un mur d'angoisse* (p. 23).

\*

1 *...je raconte avec indifférence mon autobiographie sans faits, mon histoire sans vie... Je fais des paysages de ce que j'éprouve. Je donne congé à mes sensations... Je me déroule comme un écheveau multicolore...*

\*

5 *Et moi, ce qui est réellement moi, je suis le centre de tout cela, un centre qui n'existe pas, si ce n'est par une géométrie de l'abîme ; je suis ce rien autour duquel ce mouvement tournoie, sans autre but que de tourner, et sans exister par lui-même, sinon par la raison que tout cercle possède un centre.*

\*

6 *... je suis autre dans la matière même dont je suis moi.*

\*

10 *Je dors quand je rêve ce qui n'existe pas ; je suis sur le point de m'éveiller quand je rêve ce qui peut exister.*

\*

19 *Combien je voudrais - je le sens en ce moment - voir ces choses sans avoir avec elles d'autre rapport que de les voir, simplement... Prendre conscience de tout pour la première fois, non pas apocalyptiquement, comme une révélation du Mystère, mais directement, comme une floraison de la Réalité...*

*...J'ai perdu la vision de ce que je voyais. Voyant, je suis devenu aveugle. Je ressens déjà les choses avec la banalité du connu. Et cela n'est déjà plus la Réalité : ce n'est que la Vie...*

\*

21 *Je rejette la vie réelle comme une condamnation ; je rejette le rêve comme une libération infâme. Mais je vis ce qu'il y a de plus sordide, de plus quotidien dans la vie réelle; et je vis ce qu'il y a de plus intense et de plus constant dans le rêve.*

\*

- 23 *Vivre, c'est être un autre...  
Cette aurore est la première du monde... Jamais encore une telle heure n'a existé, ni cette lumière, ni cet être qui est le mien. Ce qui sera demain sera autre, et ce que je verrai sera vu par des yeux recomposés, emplis d'une vision nouvelle.*
- \*
- 24 *... Je savoure sans amertume la conscience absurde de n'être rien, l'avant-goût de la mort et de la disparition.  
Je n'ai jamais pu appeler personne « maître ». Aucun Christ n'est venu mourir pour moi. Aucun Bouddha ne m'a montré la voie. Du haut de mes rêves ne m'est jamais apparu aucun Apollon, aucune Athéna, pour illuminer mon âme.*
- \*
- 32 *Non, les autres n'existent pas...*
- \*
- 39 *Quelle angoisse quand je sens, quel malaise quand je pense, quelle inutilité quand je veux !*
- \*
- 51 *Je vis toujours au présent. L'avenir, je ne le connais pas. Le passé, je ne l'ai plus. L'un me pèse comme la possibilité de tout, l'autre comme la réalité de rien. Je n'ai ni espoirs ni regrets...*
- \*
- 53 *Depuis bien longtemps je ne suis plus moi.*
- \*
- 112 *L'idée de voyager me donne la nausée.  
J'ai déjà vu ce que je n'avais jamais vu...  
J'ai déjà vu ce que je n'ai pas vu encore...  
La vie est ce que nous en faisons. Les voyages, ce sont les voyageurs eux-mêmes. Ce que nous voyons n'est pas fait de ce que nous voyons, mais de ce que nous sommes.*
- \*
- 113 *Dans les contrées qu'ils visitent, les autres se trouvent étrangers, anonymes. Dans celles que j'ai visitées, j'ai été non seulement le plaisir caché du voyageur inconnu, mais la majesté du Roi qui y règne, le peuple qui y pratique ses coutumes, et l'histoire entière de cette nation et de ses voisines. Paysages, maisons, j'ai tout vu parce que j'ai été tout - tout cela créé en Dieu avec la substance même de mon imagination.*
- \*
- 114 *Eternels passagers de nous-mêmes, il n'est pas d'autre paysage que ce que nous sommes. Nous ne possédons rien, car nous ne nous possédons pas nous-mêmes. Nous n'avons rien parce que nous ne sommes rien. Quelles mains pourrais-je tendre, et vers quel univers ? Car l'univers n'est pas à moi : c'est moi qui suis l'univers.*
- \*
- 134 *L'homme parfait, chez les païens, était la perfection de l'homme tel qu'il est ; l'homme parfait des chrétiens, la perfection de l'homme tel qu'il n'est pas ; l'homme parfait des bouddhistes, la perfection d'un état où il n'y a pas d'homme.*
- \*

# UNIFICATION

*Handwritten signature*

# POESIE

folles graminées  
messagères d'un jour  
créatures volages  
que féconde le vent



au hasard du printemps  
ta longue chevelure  
ondule pour moi seul  
comme un chant de lumière

lorsque prend son envol  
la fléole des prés  
au gré doux des à-coups  
capricieux d'éole

ta voix est charme sûr  
nature en démesure  
ta voix sans violence  
par le silence élue

Yves

Combat singulier

Qui combattre ? au singulier  
Quel échange ? au singulier  
Quel amour ?  
Quelle flamme, lorsque l'on est la flamme  
Quelle force ? au merveilleux du singulier

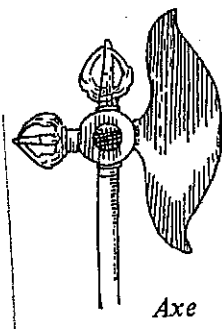
Question et réponse au singulier

encens  
fulgurant  
d'un mort

son inquiétude me repose  
son combat m'apaise  
au singulier

Pour me cacher aux yeux du raisonnable  
plus subtil que le rêve  
je porte l'univers

Pour en finir avec l'insensé  
j'invite la mort  
et la défais  
en combat singulier



*Axe*

?

Louis Marie.



## C' ETAIT UN FUNAMBULE

Depuis l'enfance, il nouait aux premières lueurs le départ d'un étroit chemin de soie, préféré à tout autre pour le mouvement incessant de sa diaprure obéissant aux heures et, lui assignant de nouveaux points d'attache, l'arpentait jusqu'au soir.

Il connut ainsi la tête des plus hauts arbres, le paroxysme des constructions humaines les plus hardies, l'extrême cime des lames de granit et de cristal les plus élevées de la planète ; il lui arriva même d'épouser d'un pas ou deux l'arête floue des dunes ou la crête évanescence des vagues.

Et je ne ferai qu'évoquer ses jeux avec le vent, la mort, les oiseaux et les étoiles naissantes, car en dire davantage relèverait de la poésie pour basses terres.

Il ne s'inquiétait pas de savoir si la seule précarité de la danse continuelle imposée par la voie choisie, hormis son chatolement, justifiait qu'il continuât de la suivre. Il allait selon ce don particulier de voler sans pennage et selon son humeur.

Humeur audacieuse. Et c'est de son audace qu'on décida de se servir.

Dans ce but, on fit appel à un homme qu'il pût tenir pour sage et pour ami, parce qu'il habitait les sommets. Cet homme très paternellement, le convainquit de prêter sa science du vide aux affaires d'en-bas.

Il lui fallut alors descendre en plaine et s'initier docilement à la technique austère du câble métallique, trahir sa marche originelle et feindre d'en oublier la volupté.

Enfin, on le chargea des travaux les plus délicats et les plus périlleux que nécessite l'édification des pinacles. On eut aussi recours à sa hauteur de vue pour trancher des litiges ou asseoir des options.

De ce moment, quelle valse dans la spirale des étoiles, manège à l'infini de diamants rouges de diamants bleus d'innombrables pierres prises au prisme et qui s'en libèrent, cristaux de neige miroirs où tout défile distendu distordu disloqué démantelé démembré détruit comme l'océan fragmente la lumière, et qu'on réinvente comme lui à perdre la raison et la vie.

Car, on s'en doute, j'ai perdu la vie dans cette aventure; j'y ai tout compris mais j'ai perdu la vie.

Perdre ça ou autre chose, quelle importance, quand on a tous compris ? Surtout si on se souvient du goût de lait des constellations.

Jacques



## Ouphée

J'ai en moi le poème d'avant les poèmes  
le poème du dieu éternel

Pour me magnifier sans cesse  
j'ai conçu le temps et l'espace  
et je choisis au long des âges  
les voix appropriées  
au chant de ma célébration

Une ferveur inépressible accueille l'inédit  
dans sa pulsion originelle

Mon initiateur est l'occasion de cette merveille  
et du fond de mon inconnaissable demeure  
il m'amène à l'écoute de moi-même.

A la fois je m'entends et me chérisse  
sans que personne autre que moi se me découvre

L'ineffable est toujours au rendez-vous  
car le goût que j'ai de moi-même  
varie à l'infini

comme ce qui me vient de mon insondable profondeur  
la quiétude de l'existence innée

se mêle à l'allégresse du nouveau

suivant le dosage impéru de ma prodigalité

Sans fin je me révèle

et sans fin je me reconnais

17.08.92

